

LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 82

MONTREAL, 14 NOVEMBRE 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



BEAUX-ARTS — TÊTE DE FEMME, TABLEAU DE M. R. DE MADRAZO.

ALBUM UNIVERSEL

REVUE INSTRUCTIVE ET RÉCRÉATIVE

BUREAU DE RÉDACTION

Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

SOMMAIRE

TEXTE : Les échos de Montréal, par L. d'Ornano.

— Chronique de Québec, par P. Huot. — La voix du peuple.—Métamorphose, par Mariette de Saulny. — Petites notes scientifiques, par M. des X. — Propos d'étiquette. — Poésie : Automne, par Paul Bourget. — Nouvelle : Le billard au revolver (avec gravures). — Les déboires d'un ami heureux, par L' d'O. — Poésie : Le puits mystérieux, par Théophile Gautier. — Nouvelle : Maude (avec gravure), suite et fin. — Les crieurs des morts (avec gravure). — Les commandements de l'hygiène. — Conquêtes et découvertes (avec gravures). — Conseils pratiques. — Pour nos lectrices : Travaux de dames. — Ça et là (avec gravures).—Page de Saint-Nicolas (avec gravures). Récréation en famille (avec gravures). — Célèbre nouvelle : Comment je devins rédacteur d'une feuille rurale, par Marc Twain.—Pages humoristiques (avec gravures).

FEUILLETONS : L'épreuve du feu, par Jeanne de Coulomb. — Le héros de Médine, par Henri Monet.

SUPPLEMENT MUSICAL : Piano : Charme d'amour, valse lente, par Octave Crémieux.

GRAVURES : Beaux-arts : Tête de femme, par Madrazo. — Portrait de l'honorable L.-F. Roderick Masson.—Buste de Washington offert par la France aux Etats-Unis. — Beaux-Arts : Racommodage typique. — Modes : Chemisette de jour brodée ; porte-montre ; cadre pour photographie.—Groupe des principaux joueurs de dames de Montréal. — Grande variété d'illustrations humoristiques.

LES ECHOS de MONTREAL

(JEANNE D'ARC ET NAPOLEON)

Le peuple est versatile dans les opinions qu'il a des gens ou des choses du présent. Veut-il blâmer quelqu'un, ou lui exprime son antipathie, il devient bruyant, et parfois irrévérencieux.

Mais, s'agit-il d'honorer la mémoire d'un personnage historique, sa ligne de conduite se modifie totalement. Muet, il aura des manifestations touchantes d'admiration et de fidélité à l'égard de l'élu ; faisant sans cesse plus grande l'auréole glorieuse dont il le dote.

Peu à peu, le souvenir du mort, grâce à la magie des années écoulées, devient une sorte d'axe autour duquel gravitent certaines idées chères à la race.

Les faiblesses humaines du sujet vénéré, se perdent dans le brouhaha du passé, et l'objet de tout cet enthousiasme, demeure sur son piédestal moral, ainsi qu'une figure prototypique.

Très lente est l'évolution de l'âme populaire, dans son rôle de distributrice de gloire. Classifiant à part les hommages que l'homme rend à la divinité, on peut dire : que lorsqu'il faut procéder à une sélection morale rétrospective, nous ne discernons nos louanges qu'à ceux des nôtres qui, durant leur vie, réalisèrent dans une mesure exceptionnelle, l'idéal national dont nous sommes épris. Pour lequel nous luttons.

Que ce jugement nous soit dicté par l'histoire, lue et commentée, ou par la tradition, peu importe ! Il semble en tous cas, que les résultantes des forces

intellectuelles les plus puissantes, et, celles de la pensée des humbles, se confondent à un moment donné ; pour former un faisceau lumineux, qui éclaire sur l'autel de la patrie, un petit groupe de héros de l'épopée collective.

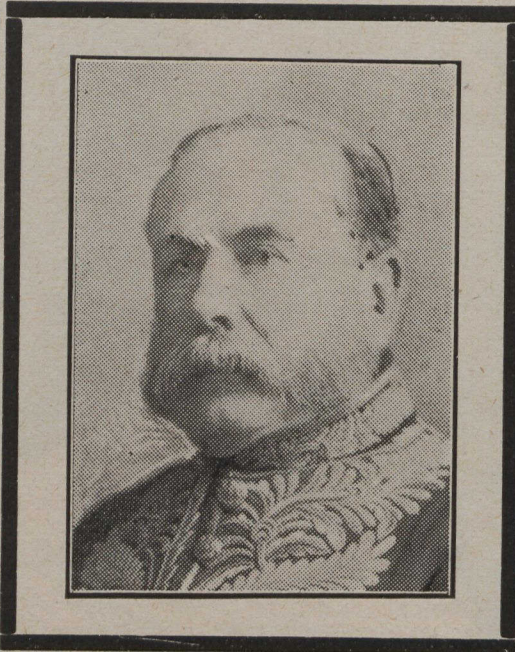
Pour se rendre compte de cette vérité, Jacques Bonhomme du Moyen-Age, n'eût pas besoin d'enseignements, ni notre citoyen moderne, de beaux discours.

Dès le jeune âge, les silhouettes de l'histoire se dessinent aux yeux de l'homme. Tantôt il les pare richement, leur prodiguant cuirasses, plumes et armes niellées d'or ; tantôt il les habille d'une dalmatique de bure qu'un rien transpercerait.

Toujours il les respecte, même quand elles gagnent les arrières plans de sa vision ; tandis qu'au premier rang, se détachent en relief, les traits des grands morts auxquels on pense. C'est à ces derniers que nous nous attachons de préférence, leur rendant des honneurs discrets.

Quand le danger est aux frontières, nous voudrions qu'ils ressuscitassent et se jetassent dans la mêlée, appelant à eux la victoire, par la pensée ou par l'épée, tant nous prisonns les qualités qu'ils possédèrent !

Les poètes consacrent à ces glorieux trépassés les plus belles pages de leurs oeuvres ; les artistes qui les peignent sont célèbres. Et, une mèche de leurs cheveux, poussés sous le soleil de jadis, devient une relique que tous convoitent.



L'honorable Louis-François-Roderick Masson.

Cette renommée posthume est la véritable pierre de touche de la vertu ou du génie. A en juger d'après le mutisme qui caractérise ce culte extérieur, on sent combien grand est l'amour patriotique qui l'inspire. Amour qui se contente le plus souvent, de quelques images grossières, lorsqu'il s'agit de témoigner de son ardeur.

Le plus humble des logis s'honore alors, de la présence d'une lithographie en couleurs, ou d'un simple plâtre ; rappelant même vaguement un personnage, dont le nom n'est que très rarement prononcé.

N'est-ce pas là, la plus belle des gloires ?

Et, quel bonheur n'a-t-elle pas procuré à ceux qui en jouissent, par delà notre monde réel ; si, avant de le quitter, il leur fût donné d'entrevoir l'apothéose que les siècles leur réservaient.

Le dernier regard de plus d'un martyr a dû souvent s'éteindre très doucement en face de la mort qu'encadrait une telle perspective. Remarquable consolation, qui couronne dignement la fin d'une existence bien remplie toute de devoir et de sacrifice. Sans que soit amoindri le leg d'espérance et d'émulation que d'autres recueillent avec joie.

Je me faisais ces réflexions naguère, en présence de statuettes très modestes, que je voyais chez un de nos fermiers canadiens ; après en avoir vu

des milliers de semblables ailleurs. A la ville, dans des familles aisées ou riches, chez des pauvres, à la campagne, quelquefois subissant la promiscuité d'objets disparates ; presque partout, j'ai vu les images peintes ou taillées dont je parle.

Toujours, elles me donnaient à espérer en l'avenir du Canada-français ; étant une preuve tangible du souvenir, qui demeure si vivace parmi nos populations. Considération vraiment reconfortante, si l'on songe que les peuples disparaissent d'autant moins vite, qu'ils sont plus imbus des reminiscences glorieuses qui leur appartiennent.

Les figurines dont j'entretiens les liseurs, représentent, si je ne m'abuse, une sorte de synthèse de l'âme française à travers l'univers ; synthèse issue de l'analyse qu'en fit le temps.

Jeanne d'Arc et Napoléon !

Deux grands noms, n'est-ce pas ? Séparés seulement par quelques siècles, pétris de gloire, de larmes et de sang. Mais, malgré tout, prédestinés, puisqu'au-dessus d'eux, plane radieuse l'image de la Liberté.

A la suite de remarques personnelles et, vu l'état intellectuel général au Canada ; je crois pouvoir affirmer que, relativement peu nombreuses, sont les personnes qui connaissent avec précision la carrière de la pucelle d'Orléans et celle de Napoléon Bonaparte.

De façon plus ou moins vague, on sait quels furent leurs principaux exploits, leur genre de mort et la renommée dont ils jouissent. Les correspondances romaines disent bien que Sa Sainteté Pie X, suivant la ligne de conduite tracée par son auguste prédécesseur, compte bientôt canoniser l'héroïne de Domrémy.

Il est aussi beaucoup parlé, depuis quelque temps, du grand Empereur, grâce aux oeuvres si vivantes de MM. Masson, d'Esparbès et Rostand. La politique n'étant peut-être pas étrangère à la mise en lumière de ce grand génie, afin d'établir un contraste, défavorable au prosaïque gouvernement français actuel.

Quoi qu'il en soit, le peuple reste dans son ignorance relative à l'égard de la noble Lorraine et du Corse prestigieux.

Ceci étant vrai des Français, ne peut que l'être davantage chez nous, éloignés que nous sommes de la grande source des renseignements.

Pourtant, comment se fait-il qu'au Canada, depuis de longues années, Jeanne d'Arc et Napoléon sont honorés tout spécialement par la masse de la population ; que leur image fait pour ainsi dire partie de la décoration de la plupart des habitations ?

Si l'on tient compte de ce qui précède, on peut dire que ces honneurs insignes, sinon exclusifs, sont les fruits de certaines vertus, très répandues parmi les nôtres, et, dont nous avons lieu d'être fiers.

Le Canadien, ayant conservé Intacte la foi de ses pères et leur esprit chevaleresque, les proclame au moyen de symboles qui, tout en flattant l'orgueil de sa race, lui permettent de faire montre d'admiration envers des héros qui eurent à un haut degré les qualités qu'il estime le plus.

En Jeanne d'Arc, notre "habitant" et notre ouvrier, voyent un des triomphes du catholicisme sur l'hérésie ; et lorsqu'ils pensent à elle, ils vibrent un peu plus, au souvenir de la France de leurs aïeux ; que cette femme courageuse et inspirée, sainte bientôt, rendit jadis à son roi ; le martyr devant être sa récompense !

Que si à cela, on ajoute le sentiment tout spécial que nous éprouvons à nous rappeler la mort de l'héroïne, ses bourreaux, le rôle que leurs descendants jouent dans notre histoire canadienne ; l'explication confine à l'évidence.

Quant à Napoléon, c'est peut-être aussi sa fin, survenue aux mains du peuple que l'on sait, qui influe sur les idées qu'on se fait de lui ici, qui lui vaut le respect dont on entoure sa mémoire. Le Canadien, aventureux de sa nature, pionnier par tempérament, courageux et à l'occasion batailleur, n'oublie pas que Bonaparte fut avant tout, un grand meneur d'homme, un soldat intrépide, et un bon chrétien. Qualités qui toutes nous plaisent !

Voilà pourquoi des milliers de gens qui ignorent "L'Ode à la Colonne", qui n'ont pas lu la première ligne de "L'histoire du Consulat et de l'Empire", ou de "Napoléon intime", possèdent chez elles une statuette représentant le petit caporal. Lui, qui naquit après que le Canada n'était plus français, lui qui, trop occupé à refaire la carte d'Europe, s'occupa si peu du pays des érables. Lui, que nous aimons, parce que s'il fut un homme servi par la fortune, il resta toujours digne de faire face aux ennemis de sa patrie. Digne de cette France, dont le nom résonne à nos oreilles ainsi qu'une caresse maternelle, dont nous conservons la langue, la foi et les coutumes si chères à nos coeurs.

Que nous réserve l'avenir sur cette terre canadienne, arrosée de notre sang et de nos sueurs ? Nul ne saurait le dire. L'avenir est à Dieu, a dit le poète !

Mais, il nous est permis d'avoir les plus belles espérances, tant que dans nos demeures, au-dessous du crucifix, et près des images de nos grands hommes, on pourra voir celles de la vaillante Pucelle et du grand Napoléon.

* * *

Comme je termine cette chronique, j'apprends la mort de l'hon. Louis-François-Roderick Masson, ancien Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec.

C'est encore une de nos plus vénérables figures politiques qui disparaît de la scène de ce monde. Homme de bien dans toute l'acception du terme, et politicien de haute envergure, l'hon. L.-F.-R. Masson est un de ceux à qui le grand public dit à regret un éternel adieu.

Ancien représentant du comté de Terrebonne, sénateur, ancien ministre de la Milice, il fut en 1885 nommé Lieutenant-Gouverneur de la province de Québec, en reconnaissance des services qu'il rendit au parti conservateur, dont il défendit toujours la cause.

Catholique fervent, l'honorable Masson fut honoré du titre de Commandeur de l'Ordre de Saint-Grégoire le Grand, et décoré par Léon XIII.

Doué d'une intelligence remarquable, sa vaste érudition lui valut aussi d'ajouter à tous ses titres, celui de membre du Conseil de l'Instruction Publique. C'est un laborieux que la mort vient d'enlever, à l'âge de soixante-dix ans, après une longue et cruelle maladie.

Telles sont, à grands traits, les caractéristiques du citoyen intègre, bon époux et bon père, que sa famille pleure maintenant, et à qui tous les Canadiens rendent un suprême et dernier hommage.

En cette triste circonstance, l'"Album Universel" offre ses condoléances les plus sincères à la veuve de l'hon. L.-F.-R. Masson, à ses cinq enfants et à sa famille, si cruellement éprouvés.

L. D'ORNANO.

CHRONIQUE DE QUÉBEC

En ouvrant mon encrier, pour mettre sur chantier cette chronique, une pensée vient à mon esprit, et cette pensée me reporte à trente-et-un ans en arrière, c'est-à-dire au moment où j'essayai, pour la première fois, ma plume novice dans "L'Opinion Publique", aïeule vénérable de l'"Album Universel", alors rédigée par M. le sénateur L.-O. David et feu le juge J.-A. Mousseau.

Vous voyez que je parle de longtemps, pour emprunter le langage du prestre et premier chansonnier de France, le bon et caustique Béranger.

C'était donc en 1872.

Mgr E.-A. Taschereau, archevêque de Québec, depuis cardinal, entouré d'un nombreux clergé, bénissait, à Saint-Roch, avec l'eau sainte et l'encens, la première pelletée de terre enlevée sur la route où devait passer le chemin de fer du Nord, aujourd'hui le Pacifique Canadien ; pendant que Joseph Cauchon, d'héroïque mémoire, exaltait ce projet cristallisé des plus alléchantes promesses, pour me servir d'une expression cher à Stendhal.

L'assistance était nombreuse, et jublait sous les

pavillons du ciel, qui, ce jour-là, déroulaient sur nos têtes leurs tentes azurées.

Tout semblait concourir à faire de cette démonstration une véritable fête publique.

La classe ouvrière, surtout, ne cachait pas la joie qui faisait battre son coeur, entrevoyant déjà, des yeux de son imagination, le cheval de fer, cyclope à l'oeil flamboyant, au long panache de fumée, à la voix tonitruante, franchissant rivières et tunnels, monts et vallées, pour atteindre notre belle et grande ville de Montréal, et par le splendide pont Victoria, les cités et les greniers de l'Ouest.

Mais, pour une raison ou pour une autre, l'entreprise périclita et tomba de nouveau en quenouille.

Grande fut la stupéfaction du peuple, qui passe, incontinent, de l'espoir à la désespérance.

Et moi, Jérémie, en herbe de cette déconvenue, je traduisis donc, dans ma première chronique, les plaintes et les désolations générales, me faisant fort de peindre les déboires et les déceptions de toutes sortes que nous avions subies depuis trente années d'attente après cette voie, toujours prête à éclore, et sans cesse fuyant devant nous, comme un fantôme s'évanouissant dans les ténèbres.

C'était pour nous, en un mot, le vrai supplice de Tantale.

Et les choses s'en allèrent ainsi jusqu'en 1876, année où, pour la première fois, nous entendîmes le cri effaré des locomotives, glissant à travers l'espace sur leurs rails d'acier.

* * *

Voilà, chers lecteurs, la genèse et le premier vagissement du progrès qui féconde aujourd'hui notre vieille ville de Champlain.

Et comme conséquence de ce premier pas vers la prospérité, se greffèrent sur ce chemin celui du lac Saint-Jean, poussant des flots de vie et d'activité vers des solitudes immenses et improductives, devenues aujourd'hui, avec la cognée et le persévérant travail du colon, des champs fertiles, à perte de vue, où croissent des moissons abondantes, répandant partout l'aisance au milieu de familles toujours restées fidèles à leur foi, à leur langue et à leurs coutumes vénérées ; et dans la suite, le chemin du Grand-Nord, dont la compagnie florissante offre à l'industrie, au commerce et à l'exploitation forestière de vastes et riches domaines, où tout le monde peut puiser les produits dont nous avons tant besoin, chemin déjà précédé par le Montmorency-Charlevoix, où tous les jours, surtout en été, des milliers et des milliers de pèlerins, illuminés par les pénétantes lueurs de la foi agissante, s'en vont, par groupes, précédés de la croix d'or et de prêtres en surplus, entonnant des cantiques, où l'on implore sainte Anne et la clémence divine pour ceux qui souffrent de blessures physiques, et plus particulièrement pour ceux qui déplorent dans leurs coeurs de multiples offenses envers Celui qui s'intitula le Dieu du pardon et des miséricordes.

* * *

Voilà pourquoi Québec, devenu le centre où converge cette fiévreuse activité, a repris une physiologie toute autre que celle d'autrefois.

Mais il manque encore à notre ville un trait d'union devant la relier, comme par une chaîne d'or, à Lévis, notre voisine, qui depuis si longtemps lui tend les bras dans l'espace.

Au moyen de ce trait d'union, semblable au géant de la fable, nous verrons se détendre les dernières bandelettes qui enserrèrent nos membres et tiennent encore, pour ainsi dire, sous leur tutelle une surabondance de sève qui ne demande qu'à se créer un passage quelque part, afin de donner la juste mesure de nos aspirations vers un avenir de véritable grandeur.

Mais attendons.

Voilà que l'on est à construire au Cap Rouge un pont gigantesque, de haute et savante structure, sous lequel pourront passer à leur aise, et voilé dehors, des navires possédant les plus vastes proportions, avec au-dessus un tablier de fer et d'acier, à toute épreuve, qui permettra aux piétons,

aux voitures, aux tramways électriques et aux locomotives, de passer librement d'une ville à l'autre.

Au dire des connaisseurs, ce sera un des plus beaux ponts du monde, tant par la hauteur de ses arches que par la solidité de ses assises inébranlables.

Ce sera pour nous, en un mot, la délivrance.

Libres désormais de toutes entraves, humant les fortes brises d'une liberté entière, ayant nos coudées franches sur des espaces infinis, nous pourrions prendre place parmi les villes de première grandeur, reliés que nous serons au transcontinental, conception hardie et sans rivale, conçue, pensée et murie au grand jour de l'opinion publique par l'initiative, la toute puissance et le coup d'oeil du grand Canadien-français, Wilfrid Laurier.

* * *

Mais, faisons trêve d'affaires et de bourse, et pensons à ce que nous disent les mélancolies du ciel, aussi bien que celles de la terre, où nous vivons notre existence fragile et passagère.

L'automne nous arrive avec ses près jaunés, aux nuances indécises, qui ne disent rien à l'imagination, et que la faulx, tranchante et claire, a tondu presque jusqu'au sol.

Les champs sont devenus silencieux et mornes : la gente des oiseaux nous ayant laissé pour des climats plus doux.

Écoutons, cependant, dans les branches, la marche funèbre des bises glaciales, qui dessèchent tout sur leur passage.

Le chien, dans sa niche, fait entendre de sourds et soupçonneux grognements ; il n'aboie plus en courant au-devant de son maître, comme il le faisait naguère, le matin d'un beau jour, lorsque celui-ci apparaissait, joyeux, sur la glèbe fleurie. L'instinct lui dit qu'il se passe quelque chose d'inusité dans la nature.

Les bâtiments qui renferment la moisson se cadénassent ; pendant que la girouette, sur le toit, fait entendre ses refrains criards et monotones.

Agneaux et brebis, aux blanches toisons, jettent aux échos d'alentour leur voix grêle et cassée, et regagnent, comme une mer houleuse, la bergerie bondée de provisions. Et l'on perçoit du fond des étables la voix dolente des bestiaux de toutes tailles, pendant que le coq, chef de file du poulailler, chante, d'une voix de contre-basse, les ennuis de sa captivité. Les laboureurs poussent sous "la remise" les instruments agricoles : tombereaux, fourgons, faneuses et charrues.

On dirait les marins d'un vaisseau, qui, hier encore, sur la dunette, en face d'un ciel serein, devaient gaiement entre eux, et qui, tout à coup, apercevant un noir nuage à l'horizon, amènent les voiles, consultent le compas, se préparant ainsi à recevoir bien la tempête, qui s'avance, là-bas, accompagnée de foudres et d'éclairs.

Et, comme pour donner un ton plus lugubre à la scène, novembre entonne son glas funèbre aux clochers de toutes les églises.

C'est le mois des morts, le mois consacré à ceux qui sont allés où il n'y a plus d'âge, ni de mois, ni d'années ; à ceux que nous avons connus sur la terre, qui furent nos proches, nos voisins, nos amis, et dont le souvenir évoque au fond de nos coeurs la vivante image.

C'est le temps, ou jamais, de redire avec Victor Hugo :

A genoux, à genoux, à genoux sur la terre,
Où ton père a son père, où ta mère a sa mère,
Où tout ce qui vécut dort d'un sommeil profond !
Abîme où la poussière est mêlée aux poussières,
Où sous son père encore on retrouve des pères,
Comme l'onde sous l'onde en une mer sans fond !

* * *

Mais bientôt le temps, qui ne change jamais, changera la scène et les décors.

Et l'automne fera place à l'hiver, plein de lumière, à cause de la neige qui blanchit la plaine et les toitures. Le squelette des arbres, qui autrefois fut si beau sous son épaisse et verte chevelure,

passera une toilette neuve, faite de rubis et de topazes, par le soleil et le grésil.

Le froid, soudain, sera intense et hâtera les pas du passant sur le givre, qui craquera et créera sur le sol.

Et la lune et le ciel serviront de fond à ce tableau.

Pour mettre une note gaie à cette posture nullement convenable aux gens frileux, on organise des soirées de familles, où, sans y mettre de l'affectation et des cérémonies, on s'amuse selon les bonnes coutumes de la Bretagne et de la Normandie.

Voyez plutôt.

Huit heures sonnent à l'horloge du logis, et l'on frappe à la porte, qui ensuite s'ouvre toute grande.

Ce sont les voisins et les amis que la maîtresse de céans est allée inviter durant le jour.

Le logis est propre et coquet, quoique sans richesse. Aux murs suspendus, quelques quinquets jettent dans la salle une douce clarté. Le poêle, bourré jusqu'au bord, répand une réconfortante chaleur. La bombe, ou le canard, comme vous dites à Montréal, laisse échapper un filet de vapeur et répète son refrain nasillard, pendant que le chat de la maison, nonchalamment couché sur le tapis moelleux, dirige son oeil plein de menaces vers un chien qui, à quelques pas de là, s'allonge et remue la queue en signe de longanimité.

Tout à coup, un des plus osés de la compagnie propose de jouer une partie de cartes.

Les tables se dressent, on approche les chaises, chacun invite son vis-à-vis, et la partie va son train. A un silence profond succède un bruit d'enfer. L'un vient de s'apercevoir que son adversaire a triché, en filoutant une carte, l'autre se lamente sur "une crêpe" qui le jette hors de la table, pendant que les rires et les lazzis pleuvent sur la tête d'un jeune homme très mince et prétentieux, dans son faux-col et sa cravate ébouriffante.

Et tout cela, accompagné d'une discussion à haute voix, parmi ceux qui ne jouent pas. On parle politique, on discute sur la valeur du premier ministre, comparée à celle du chef de l'opposition ; on fait et défait les ministères, décrétant les destitutions en masse, avec l'ambition secrète de remplacer le malheureux expulsé.

Et lorsque l'on est ennuyé du jeu de cartes, s'il n'est pas trop tard, on enlève les tables, on retire les chaises près du mur, et l'on se met à danser, au son d'une clarinette, d'un violon, ou aux accords d'un piano, qu'une demoiselle joue à ravir.

C'est ainsi que, dans notre faubourg, on tue les longues soirées d'hiver.

* * *

Mais il ne faut pas croire, pour tout cela, que ces joies et ces plaisirs font oublier le pauvre, la

veuve et l'orphelin, qui souffrent du froid et de la faim dans leur pauvre mansarde.

Oh, non ! A chaque jour son devoir.

Demain, on ira frapper à la demeure du riche, implorant sa pitié et son aumône, et répétant à son oreille cette parole de l'Ecclésiaste :

Qui donne aux pauvres prête à Dieu !

Sur ce, je vous presse la main, et au revoir.

PHILEAS HUOT.

Québec, novembre, 1903.

LA VOIX DU PEUPLE

Nous nous faisons un plaisir, de signaler ici, en quelques mots, la démonstration toute spontanée et brillante, dont "La Presse" a été l'objet le 5 du courant au soir.

"La Presse" achevait alors sa vingtième année d'existence. Etant donné l'esprit de modestie qui caractérise ce grand journal, dont les succès ne se comptent plus ; cette date commémorative, serait passée sans provoquer la moindre remarque, si des amis fidèles et enthousiastes, n'eussent jugé à propos de faire montre de leur gratitude. A cet effet, ils manifestèrent joyeusement, sous les fenêtres du grand journal canadien-français.

Le jeudi soir dont nous parlons, ce ne fut donc



La Garde Ville-Marie, manifestant devant les bureaux de "La Presse."

pas sans ressentir une certaine fierté émue, que l'honorable T. Berthiaume, propriétaire de "La Presse", et ses fils, MM. Arthur et Eugène Berthiaume, se rendirent sur invitation à leurs bureaux, pour y recevoir les expressions de sincère admiration que la Garde Indépendante Ville-Marie, voulait leur témoigner, ainsi qu'au nombreux personnel de "La Presse".

C'était en quelque sorte le Montréal canadien-français, offrant ses félicitations à son journal de prédilection. La musique de la Garde Ville-Marie, contribuant à rehausser l'éclat de la fête improvisée, par l'exécution de quelques-uns des plus beaux morceaux de son répertoire. Tandis qu'un feu d'artifice jetait la note gaie sur les bonnes paroles prononcées par la rédaction du journal, et, par les amis de celui-ci.

L'événement est assez digne de mention pour que nous jugions à propos de donner ici une vue prise au moment où les pièces pyrotechniques brillaient dans tout leur éclat.

On peut voir les Gardes, noyant dans un flot de lumière le péristyle de l'organe populaire, qui, d'une autre façon, éclaire le public et défend chaque jour les intérêts du Canada-français.

Les accents que l'on devine chez les manifestants, si bien disciplinés par le commandant Comte, ne sont qu'une faible expression de cette grande voix du peuple, aussi imposante dans sa gratitude, que dans ses acclamations.

L'"Album Universel" est heureux d'ajouter une modeste note, toute de sympathie, à ce concert de justes louanges.

MÉTAMORPHOSE

O toi le beau passant de la rue,
Qui donc es-tu ?

Ce cri du cœur, plus d'une fois, arriva jusqu'à l'Homme-Dieu, qui, en quête d'âmes, parcourait la Judée. Cet appel, un jour, se fit plus touchant et résonna à son oreille en un rythme si délicieusement triste, qu'il en fut ému !... Vaincu par l'irrésistible attirance du beau Nazaréen, Marie-Madeleine, toute superbe qu'elle était dans sa beauté triomphante, devenait son esclave la plus soumise. Eperdument amoureuse, l'ardente Juive répandit les parfums les plus suaves sur les pas de ce Dieu

anéanti, qui n'avait même pas une pierre où reposer sa tête adorable.

Plus tard, elle vit son regard si doux s'assombrir, à la vue de Jérusalem, et répandre d'abondantes larmes, sur la Cité coupable ! Et lorsque la nature entière se troublera, à la vue de l'innarrable drame du Golgotha, et que l'aiglon gémissant aura jeté aux quatre coins du Ciel les sombres tentures de l'univers en deuil ! nous la retrouvons, toujours fidèle, aux pieds du Divin Sauveur, palpitante de sanglots, retenus par un long baiser brûlant d'amour et de regrets intenses.

Sa chevelure, retombant en flots ondulants à travers un ruissellement de larmes, sera l'écharpe soyeuse de l'Ostensoir vivant.

Elle aima ! Et cet amour qui l'avait transformée lui mérita ces paroles consolantes : " Il te sera beaucoup pardonné, parce que tu as beaucoup aimé ! "

MARIETTE DE SAULNY.

Montréal, octobre 1903.

La censure épargne les corbeaux et persécute les colombes. — JUVENAL.

PETITES NOTES SCIENTIFIQUES

Les désordres ouvriers qui ont lieu en ce moment à Niagara Falls, nous remettent en mémoire, une visite faite naguère aux merveilleuses installations électriques à Niagara, côté des chûtes américaines. Là, grâce aux températures excessivement élevées de fours électriques, on produit un composé d'aspect adamantin nommé "carbunondum", qui remplace avantageusement la poudre d'émeri.

On prétend même qu'avant quelques années, on parviendra à manufacturer, au boisseau, des diamants véritables, dans ce centre industriel de premier ordre. Nul ne pourrait se prononcer à cet égard, vu les difficultés à surmonter. Afin de donner une idée du travail colossal nécessaire à l'obtention d'un tel résultat, nous jugeons à propos de publier l'entrefilet suivant :

"COMMENT ON FABRIQUE DU VRAI DIAMANT. — Une information sensationnelle vient de mettre en émoi le monde scientifique : Un ingénieur, M. Charles Combes, a défié le célèbre chimiste M. Moissan de répéter devant une commission compétente sa fameuse expérience sur la reproduction artificielle du diamant. Pour corser ce défi, M. Charles Combes l'a appuyé, à la mode américaine, d'un enjeu de 5,000 francs. Interviewé par plusieurs de nos confrères, M. Moissan a déclaré s'en tenir aux mémoires qu'il a présentés à ce sujet, il y a dix ans, à l'Académie des Sciences, et qui ont été soumis à l'examen et à la critique des savants du monde entier. Il ne se refuse pas à de nouvelles discussions, mais elles doivent rester sur le terrain scientifique.

Depuis que Lavoisier et après lui J.-B. Dumas ont démontré que le diamant n'était pas autre chose que du charbon cristallisé, nombreux sont ceux qui ont tenté de réaliser cette "transmutation" du noir carbone en cristaux étincelants.

À part celles de Despretz et de l'Anglais Marsden, la plupart de ces tentatives n'avaient aucune base scientifique sérieuse, et ne donnèrent aucun résultat.

M. Moissan, s'appuyant d'une part sur les recherches du savant M. Berthelot, et d'autre part sur la façon dont les diamants paraissent avoir été formés dans la nature, entreprit à son tour de les reproduire artificiellement. Il avait observé que, dans les mines du Cap principalement, la gangue ou "terre-bleue" qui les contient est toujours imprégnée de fer, que le diamant lui-même renferme en très petite quantité. En outre, la disposition même des mines indique que les terrains diamantifères ont dû subir de formidables pressions. Cette pression jointe à la haute température nécessaire à la fusion du carbone lui parurent les deux éléments indispensables à la reproduction du diamant : cristallisation et contraction violente de la masse au moment du refroidissement, capable de faire passer sa densité de 2, qui est celle du carbone, à 3,5, qui est celle du diamant.

Pour réaliser son expérience, M. Moissan a utilisé, à la fois, les hautes températures de son four électrique bien connu et l'énorme pression produite par l'augmentation de volume que prend une masse de fonte en passant de l'état liquide à l'état solide.

Il a donc fait fondre dans un creuset au four électrique environ 200 grammes de fer doux, puis il y a introduit du charbon de sucre fortement comprimé. — Ce charbon fait avec du sucre était particulièrement pur. — Le tout à la température de 3.000 degrés fut plongé brusquement dans l'eau froide, et une fois le refroidissement terminé, il a brisé le culot ainsi formé dans lequel se trouvait, au centre, une partie riche en carbone parsemée de tout petits cristaux. En attaquant la masse par des acides, il parvint à isoler ces minuscules cristaux, que l'examen microscopique et l'analyse chimique lui firent reconnaître pour du diamant.

En opérant sur des masses considérables et avec une installation gigantesque de four électrique, on parviendrait peut-être à obtenir, par ce procédé,

des diamants assez gros pour être commercialement utilisables ; mais rien ne dit que ce diamant fabriqué ne reviendrait pas plus cher que le diamant naturel.

Quoi qu'il en soit, l'expérience aujourd'hui contestée de M. Moissan est une des plus belles qui aient été réalisées par la chimie moderne, et, jusqu'à preuve du contraire, on peut dire que le savant professeur de la Sorbonne est parvenu le premier à faire du diamant avec un morceau de sucre !"

* * *

Déjà dans nos dernières notes scientifiques nous cautions d'électricité ; c'est presque inévitable, les principales expériences de notre époque étant basées pour la plupart sur cette nouvelle science, au champ apparemment illimité. Revenons-y donc, pour parler à nouveau de la télégraphie sans fil :

Les dépêches transatlantiques sans fil continuent à rester à l'état d'espérance ; cependant, l'exploitation est en progrès, car, d'après les dernières nouvelles, il suffirait d'un relais intermédiaire pour qu'elles devinssent une réalité. Dans un des derniers voyages de la "Lucania", d'Angleterre à New-York (fin septembre), le paquebot serait resté pendant toute la traversée en communication avec la terre, soit d'Europe, soit d'Amérique ; il aurait en plus échangé de nombreux messages avec les navires qu'il a croisés à plus ou moins grande distance, et qui étaient munis des mêmes appareils que lui, ceux du système Marconi.

Les passagers qui usent de ce mode de communication, soit avec la terre, soit avec les navires voisins, ont à payer 6 pence par mot, environ 12 cents.

Quant au transport des forces électriques à distance, au moyen de fils, il s'améliore sans cesse, surtout sur notre continent.

Par suite de l'achèvement d'une ligne interurbaine de tramways entre Richmond (Indiana) et Dayton (Ohio), il est aujourd'hui possible d'accomplir un voyage direct en tramway entre Indianapolis et Columbus, sur une distance de 188 milles. C'est la plus longue ligne actuelle de l'Amérique et du monde entier, mais le record sera bientôt battu sur un autre point du vaste territoire des Etats-Unis. Il est question d'établir sur cette ligne des wagons avec sleeping-cars. Bien que la vitesse commerciale soit inférieure à celle du chemin de fer, on estime que bien des gens préféreront ce mode de transport à vitesse réduite, à cause des conditions spéciales de confort dans lesquelles il pourra être établi, précisément à cause de cette vitesse réduite.

Parlant de vitesse, il n'est que juste de signaler les succès obtenus à cet égard en Allemagne, et dont nous avons déjà dit un mot dans cette revue. La réalisation des espérances a été singulièrement dépassée ; on comptait obtenir sur la ligne d'essais de Berlin à Zossen, une vitesse de 106 milles à l'heure. Dans les dernières expériences on est arrivé à faire plus de 120 milles en 60 minutes ; cette vitesse ayant été obtenue sans le moindre accroc. C'est très beau, mais dans l'état actuel de nos voies ferrées, il est inutile de songer à utiliser, partout, des trains allant à cette allure.

Afin de donner une idée de ces vitesses, très considérables par rapport à celles des véhicules du temps jadis, il est bon de se souvenir que la première locomotive à vapeur opérée en Angleterre allait à la vitesse de six mille à l'heure. Que le premier vapeur à aubes expérimenté sur la Seine, en présence d'une commission savante, dont faisait partie le grand Carnot, filait à la vitesse d'un homme marchant d'un bon pas le long de la berge.

On le voit, le progrès réalisé est énorme, mais qu'est-il par rapport à certaines vitesses ? Celle de transmission de la lumière étant ainsi qu'on la sait d'environ soixante et dix mille lieues par seconde ! Il est à espérer que même les Allemands ne chercheront jamais à vouloir atteindre ces chiffres avec leurs chemins de fer, fussent-ils destinés à la mobilisation !

M. DES X.

PROPOS D'ÉTIQUETTE

Si on était obligé de rompre avec des personnes qu'on aurait connues intimement ou non, on se garderait d'une rupture ouverte et blessante. Peu à peu, on espacerait les visites et les relations se dénoueraient ainsi tout doucement, insensiblement, sans violence de part ni d'autre.

Quand on ne trouve pas les gens chez eux, à moins de cas extraordinaire et grave, il ne faut pas aller les relancer dans une maison où ils seraient en visite. Si l'on n'est soi-même un familier de cet intérieur... et encore.

Un homme d'affaires vint un jour chercher un de ses clients jusque chez une dame, à laquelle ce client était en train d'offrir son nom et son cœur.

La proposition de mariage interrompue ne fut pas agréée, peut-être parce qu'elle avait été coupée en deux. Vous sentez que l'homme d'affaires, survenu ainsi brusquement et ridiculement, dans ce tendre tête à tête, perdit le client, auquel il avait fait perdre son bonheur... peut-être.

Même en des circonstances moins importantes, ce serait encore manquer aux convenances ; faire appeler un convive au milieu d'un dîner, demander quelqu'un dans une fête, cela peut jeter un trouble ou un froid dans une réunion.

En Amérique, nous ne nous piquons pas de suivre les lois de l'étiquette, d'une façon aussi rigoureuse qu'on le fait en de certains milieux européens ; toutefois, ces préceptes sont très sensés, et leur mise en pratique parmi notre population canadienne ne saurait froisser personne, bien au contraire.

AUTOMNE

Par les sentiers boueux d'automne,
Je marche, les cheveux au vent.
Plus d'un passant muet s'étonne
Et me considère en rêvant.

Au milieu des feuilles jaunies,
Les lueurs des soleils couchants
Ont des tristesses infinies
Dans le grand silence des champs.

L'Automne ! L'Automne ! — Les haies
Et les arbres sont défeuillés,
A peine quelques rouges baies
Tremblent aux buissons dépouillés.

L'Automne ! L'Automne ! — Les routes
Sont désertes sous l'air glacé,
Et les feuilles s'amassent toutes
Dans les profondeurs du fossé.

L'Automne ! L'Automne ! — La vie
Flétrit chaque jour, sous nos yeux,
Toute la beauté qui convie
Le cœur à la fête des cieux.

Ce pauvre cœur en vain réclame
L'éternité pour ses amours.
— Nous n'avons pas même assez d'âme
Pour aimer et souffrir toujours.

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

L'intérêt qu'on nous témoigne, n'est souvent qu'un égoïsme déguisé.

Peu importe une chaîne de fer ou d'or si on perd la liberté.

Le budget : un beau faisceau de verges fourni par la nation elle-même à ceux qui la fouettent.

Il y a des gens qui mentent simplement pour mentir.

TOUS LES AVANTAGES

Il est bon et facile à prendre, il soulage instantanément et guérit radicalement. Le BAUME RHUMAL ne coûte que 25 cents la bouteille.

LE BILLARD AU REVOLVER

Ah ! que l'on se trompe souvent, et que nous connaissons peu même ceux que nous croyons le mieux connaître.

Je croyais, en effet, connaître comme moi-même mon ami d'enfance, Arthur Bernel. Nous avions fait ensemble, très mal, d'ailleurs, nos classes, et nous nous étions fait autant de fois refuser aux divers examens qui guettent les jeunes hommes à l'entrée dans la vie.

Je le connaissais fort bien, par conséquent. Sous sa carrure d'athlète blond, c'était le garçon le plus paisible qui fût, et le plus sentimental... Ses grosses pattes, qui eussent assommé un boeuf, jouaient de la mandoline, et s'il ne montait pas aux échelles de soie, comme dans les romans, c'est qu'il n'en avait pas trouvé d'assez solides.

D'une sensiblerie extrême, je l'ai vu quand nous allions à la pêche sur les côtes de Bretagne, ne pas amorcer sa ligne pour ne pas prendre de pauvres petits poissons.

Et en chasse, quand un perdreau passait, il me criait :

—Tue-le, toi... moi, ça me fend le cœur d'abattre une bête du bon Dieu.

Et s'il me disait de tirer, c'est qu'il avait l'espérance que je le manquerais.

L'an dernier, vers cette époque, nous nous trouvions tous deux en Amérique, envoyés comme tout Français qui voyage, en mission, par un ministère.

Lui, c'était le ministre des Beaux-Arts, moi, celui du Commerce, qui nous avaient chargés de rédiger un rapport sur les progrès de l'art théâtral en tant que machinerie, en Amérique, et sur l'application des ferry-cargo-boats qui devaient être appliqués à la fameuse question de la Loire navigable.

Nous remplissions de notre mieux, ensemble, notre double mission.

Pendant le jour, je promenais en bateau et en chemin de fer mon ami Arthur, et, le soir venu, c'était lui qui me pilotait dans tout ce que New-York et Brooklyn, contiennent de théâtres et de music-halls.

Or, depuis quelque temps j'avais remarqué que mon ami Arthur n'avait plus sa bonne gaieté ni son large rire. Il lui arrivait, signe grave, de laisser sa cigarette s'éteindre sur ses lèvres, tandis que son regard se perdait dans le lointain.

Plusieurs fois, il avait refusé de m'accompagner, prétextant une commission extraordinaire, un essai, quelque événement théâtral enfin, auquel il ne pouvait manquer d'assister, sous peine de déplaire au ministre, ce dont, jusqu'ici, il se souciait fort peu.

Or, quand un Français, à l'esprit satirique comme mon ami Bernel, a peur de déplaire à son ministre, c'est que son état moral est fortement atteint.

J'avais lieu de m'en inquiéter.

Enfin, un jour, il me dit :

—Je suis chargé de t'inviter chez le fameux banquier, Ernest Debray, qui est comme un Mécène américain, fort ami des arts... Chez lui défilent tous les dessinateurs, les peintres, les hommes de lettres et les musiciens. Il se fait une joie d'accueillir dans son somptueux hôtel les Français de passage... tu es annoncé... on t'attend et tu verras...

Ici, mon ami Bernel, généralement rose, devint pâle.

—Tu verras miss Léa.

—Miss Léa ? — fis-je, clignant de l'oeil.

—La fille unique de sir Ernest Debray.

La pâleur soudaine et le trouble de mon ami Arthur, me révélèrent le secret du vague de son âme, et la raison des cigarettes à demi-fumées, et des yeux plongés dans l'infini...

Je ne manquai pas, vous le concevez, d'as-

Miss Léa riait de toutes ses dents blanches.

De l'autre côté, le fils du banquier, James Casianing, lui donnait la réplique avec un rare bonheur, et je dois le dire, miss Léa riait bien aussi des mots d'esprit de son autre voisin.

James Casianing était le rival de mon ami Arthur, et l'on quitta la table sans que cette bataille, courtoise en tous points, fût à l'avantage de l'un ou de l'autre.

James Casianing entraîna Arthur dans le salon de billard.

—Mon cher monsieur, — dit-il avec cette franchise d'ailleurs toute américaine, — vous êtes aussi épris que moi de miss Léa ?...

—Beaucoup plus.

—Non, autant... Or, nous ne pouvons ensemble demander sa main... et comme elle n'en a qu'une à nous accorder, et que nous sommes deux, il faut que l'un de nous disparaisse.

—Quand partez-vous ? — demanda mon vaudevilliste, ami.

—Après vous... after you... comme vous dites en France, répliqua le Yankee.

A New-York, on appelle les Français les "after-you", se moquant de leur politesse, jugée inutile.

Mais James Casianing était trop homme du monde pour s'en tenir à cette facile plaisanterie.

—Vous êtes Français, — reprit-il — donc, fort au billard... tous les Français jouent au billard; je vous propose de jouer le départ de l'un ou de l'autre, au billard.

—Tenu, — fit Arthur.

Et on alla quérir sir Ernest Debray, que l'on mit loyalement au courant de l'enjeu.

Sir Ernest Debray, pour éviter toute erreur, marqua les points.

Ce fut une partie passionnante. Les totaux étaient, comme tout à l'heure, pendant le dîner, l'assaut de traits d'esprits, égaux...

James Casianing, cependant, s'énervait, et comme c'était à lui à jouer après une superbe série d'Arthur, il poussa trop fort, fit une écorchure au tapis vert et envoya la boule au diable.

La partie ne pouvait se continuer.

Arthur avait gagné.

Mais l'Américain, furieux, soudain tira un revolver de la poche de son élégant smoking, et visa Arthur en disant :

—Il me reste trois coups à faire, les voilà...

Trois coups de feu retentirent.

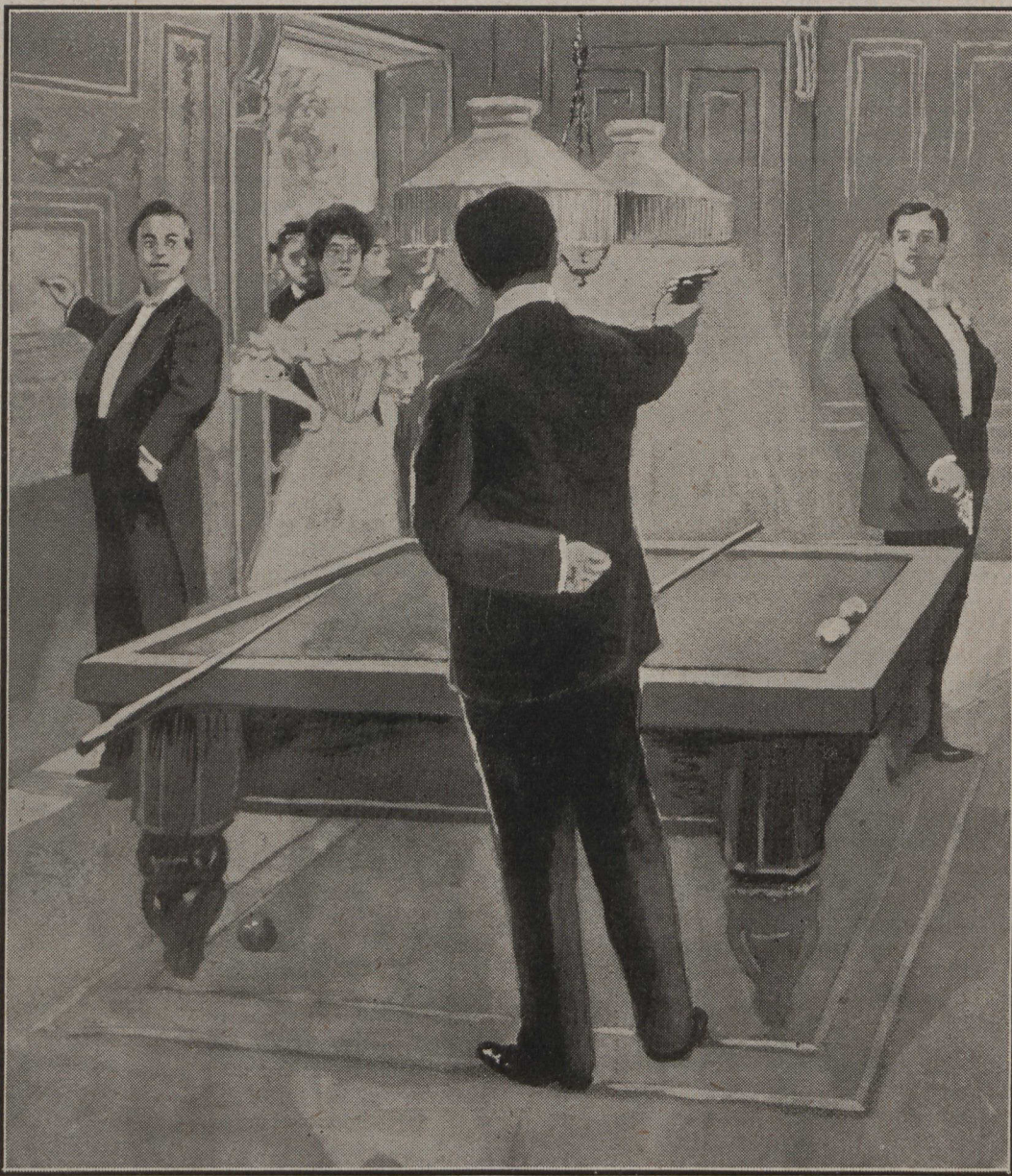
—Manqué, — dit froidement Bernel... à moi...

Et il tira à son tour.

D'où lui venait ce revolver ? Je ne sais : en Amérique, ces revolvers sont dans l'air, et il y en a partout.

Alors, les deux adversaires se canardèrent, ayant seulement entre eux la distance du billard.

Tout le monde était accouru au bruit. Au premier rang, miss Léa, qui assistait à ce combat, dont elle n'ignorait plus qu'elle était l'enjeu.



LE BILLARD AU REVOLVER

sister à cette fête, donnée un peu en notre honneur.

Elle fut luxueuse, somptueuse, comme toutes les fêtes américaines.

Je vis miss Léa. Elle était exquise. Toute blonde, avec des yeux d'un bleu-violet qui riaient et parlaient au moindre clignement. Longue et admirablement prise dans sa robe, venue de Paris par le dernier courrier.

Elle était à table, assise entre mon ami Arthur et un jeune fils de banquier de Cincinnati, quelque peu cousin de sir Debray.

Tout ce que son cerveau fécond de vaudevilliste à succès put, étant émoussillé par cette adorable jeune fille, faire scintiller en esprit, bons mots, anecdotes, Arthur l'employa avec un bonheur extrême.

Très calme, sir Ernest Debray continuait à marquer les points...

Enfin, James Casianing s'écroula sur le sol... tandis que mon pauvre Arthur essayait son front, éraflé par une balle...

Sir Ernest Debray compta les points.

—Vous avez gagné, — dit-il à mon ami — j'en suis heureux.

Et il alla chercher miss Léa pour la conduire à Arthur.

—Ma fille, voici votre fiancé...

Après le mariage, je suis rentré seul en France, me disant qu'on ne connaît jamais bien son prochain, et que tel qui est trop sensible pour tirer sur une malheureuse perdrix, fait superbe figure dans une partie de billard où l'on joue avec le revolver, ayant pour boules sa propre tête.

LES DÉBOIRES D'UN AMI HEUREUX

Mon ami Philéas, bureaucrate par nécessité, sinon par vocation, est un brave garçon très paisible ; ni bien ni mal, un tantinet gringalet, et, le coeur sur la main.

Le dimanche, quand je le vois traverser béatement la Place d'Armes, regardant tour à tour le bronze de Maisonneuve, son grand homme de prédilection, et la charmante Madame Philéas ; je me reproche d'être presque jaloux de cet ex-copain de collège.

Au passage, je salue l'heureux couple, tout en maugréant contre ma vie de célibataire désabusé.

En ces moments-là, rien ne pourrait me persuader que Philéas a des ennuis.

Je me le figure au septième ciel de la vie conjugale, souriant placide à ses paperasses, ou à son épouse bien-aimée.

Cependant, ce mortel envié a ses petits tracas, la grassouillette Mme Philéas, "Euphrasie dans l'intimité", étant encore, malgré son mariage, sous puissance maternelle. Vous comprenez !

Dieu me garde, néanmoins, d'insinuer que Mme Bradodu, la belle-maman de mon ami, n'est pas une personne accomplie.

Elle l'est, je m'en rendrais presque garant. Mais, bref, les dimensions excessives de cette aimable citoyenne, prouvent à l'évidence, qu'elle est en chair et en os, surtout en chair, et, partant sujette aux petites misères de l'existence. Du reste, Philéas prétend que Mme Bradodu est malchanceuse.

Entre nous, je crois qu'il exagère, lorsqu'il me débite les maintes circonstances, toutes plus extraordinaires les unes que les autres ; qui lui permirent de sauver la précieuse existence de la mère d'Euphrasie.

Un jour, c'est des flots à demi-congelés qu'il retire belle-maman ; une autre fois, il la cueille sous le filet d'un tramway de Lachine. Puis, il la soustrait aux fureurs d'un chat enragé, ou, aux assiduités d'un "policeman" polisson. Et que sais-je encore ?

Les sauvetages accomplis par Philéas sont innombrables ; bientôt la "Human Society" se verra dans la nécessité de lui décerner tout un tableau de médailles !

Mais, assurément, ce fut la semaine dernière que mon ami rendit le plus grand service à la veuve d'Onésime Bradodu.

Tenez ! Voici le héros de l'aventure qui entre chez moi. Je vais écrire sous sa dictée, il va vous narrer le fait :

Aussi vrai que je me nomme Gédéon Philéas, commis assermenté au greffe des faillites mal venues ; quoique courageux de ma nature, pas plus tard que jeudi dernier, la peur m'a donné la chair de poule.

Quand on est heureux, qu'une petite femme chérie vous rend la vie agréable, que même votre belle-maman est pour vous aux petits soins ; voir tout à coup surgir la mort, donne à réfléchir... Or, cela m'est arrivé en famille, le jour précité, entre les sept et huit heures du soir, en notre bonne ville de Montréal, au No 16 de l'avenue de l'Hôtel-de-Ville, porte à gauche.

Nous venions d'achever de souper, sans avoir oublié la traditionnelle tasse de café et le petit verre de kirsch qui l'accompagne.

Déjà, Euphrasie au piano, jouait la marche "Des officiers civils", lorsqu'un cri, parti du boudoir, fit tomber le cigare de mes lèvres et me glaça d'horreur.

Je me précipitais vers le danger.

Sur le plancher, belle-maman Bradodu se tortait, apparemment en proie à une douleur indicible.

Incapable de faire un geste, ou de prononcer une parole, un peu d'écume à la bouche, elle me regardait, les yeux déjà vitreux.

Plus de doute, me dis-je, la chère dame est empoisonnée. Je l'assis sur un fauteuil. Comme j'allais ressaisir mes pensées, j'éprouvai une vive douleur à l'épigastre.

Euphrasie, très pâle, accourait.

Fulgurante, m'apparut la vision de la mort !...

—Ce n'est pas du kirsch que nous avons bu, pensai-je, mais un extrait composé, destiné à détruire les mites et autres vermines des bibliothèques officielles.

Une invention à moi, quoi !

Comment la bonne a-t-elle pu se tromper ? Je me précipitai au téléphone, la parole entrecoupée, la sueur au front ; à peine me sentais-je la force d'appeler le médecin de la famille.

Déjà madame Bradodu râlait ; Euphrasie, elle, s'était laissée choir sur un divan.

Le docteur Moratou entre. De son coup d'oeil de maître, il saisit la situation ; inquiet, il passe la main dans ses cheveux.

Très grave, l'homme de l'art fait immédiatement une perquisition, inspecte le service de la table, recherche quel peut bien être le poison. Soudain, il éclat de rire et me tappe sur l'épaule.

—Mais, ce n'est rien ! s'écrie-t-il. Reprenez vos sens, mesdames, et vous aussi, monsieur, rassurez-vous ; foi de médecin, vous vous auto-suggestionnez.

Vous n'êtes pas empoisonnée, quoique vous eussiez pu l'être, si la dose du breuvage eût été plus forte. Cette carafe et vos verres m'en donnent la preuve.

Le poison que vous croyez avoir ingurgité, c'est tout bonnement, en chimie, du protoxyde d'hydrogène, dans ce cas très impur. Disons à la façon du peuple que c'est de l'eau de l'aqueduc de Montréal !...

Cinq minutes après cette déclaration, nous nous portions tous à merveille, quoique la bouche encore pâteuse.

J'offrais un bon petit verre de liqueur au cher docteur, et me proposais d'intenter une action en dommage à la ville de Montréal, cause de toute cette avanie.

Belle maman Bradodu et Euphrasie, elles, avaient presque l'air de chanter un duo funèbre ; elles répétaient sans cesse : C'était de... de l'eau... de l'eau de... de l'aqueduc de Montréal ! ! !

L. d'O.

LE Puits MYSTÉRIeux

L'autre fois, en rêvant, j'ai vu parmi les fresques, Que trace le sommeil au mur brun de mes nuits, Dans un cadre touffu de folles arabesques, Un jeune homme penché sur la bouche d'un puits.

Sans poulie et sans urne, il essayait d'y boire, Et jetait par monceaux ducats et sequins d'or Pour faire monter l'eau de sa profondeur noire. Mais le flot flagellé n'arrivait pas encor.

Surpris, je m'écriai : "Quelle étrange folie ! Perdre, pour un peu d'eau, la fortune d'un roi !" Mais lui, me regardant avec mélancolie : "Ami, garde ta plainte et ta pitié pour toi !

N'as-tu pas, altéré de l'amour d'une femme, A pleines mains jeté tout aussi follement Les perles de ton coeur au puits sans fond d'une
[âme
Pour faire monter l'eau du divin sentiment ?"

THEOPHILE GAUTIER.

BUSTE DE WASHINGTON OFFERT AUX ÉTATS-UNIS

Les représentants des familles françaises dont les ancêtres ont glorieusement combattu pour coopérer à la guerre de l'indépendance des États-Unis, ont eu une pensée généreuse.

MM. le comte de Rochambeau, le marquis de La Fayette, le marquis de Grasse et Henry Jouin se sont faits les promoteurs de l'offre aux États-Unis, du buste colossal de Washington, par David d'Angers.

Nos cousins d'outre-mer donnent en ce moment tous leurs soins aux derniers préparatifs de l'envoi et de l'expédition du chef-d'oeuvre de la sculpture, destiné à devenir un nouveau trait d'u-



Buste de Washington par David d'Angers.

nion de l'amitié séculaire qui rapproche les Français des Américains.

Le buste, fondu par Hohwiller avec une incomparable réussite, la gaine extraite d'une des plus belles veines des célèbres carrières de marbre blanc de Berring-Nicoli, à Carrare, le cartel de bronze, composé en style Louis XVI par l'habile et réputé ornemaniste Charles Dupont, sont prêts à être dirigés sur Le Havre pour y être embarqués à l'ordre de M. Jusserand, ambassadeur de la République française aux États-Unis.

Pour la rentrée du Congrès, durant ce mois de novembre, le monument doit être érigé dans la capitale de Washington.

INCOMMODITE

L'enrouement, si désagréable pour celui qui en souffre et pour ceux qui l'entourent, est guéri par quelques doses de BAUME RHUMAL.

MAUDE

(Suite)

—Mais, objecta le jeune homme, vous voyez tout en noir. Il ne faut jamais douter de soi — il faut travailler avec la certitude que l'argent viendra — et croyez-moi, lorsque l'on fait ce qu'on doit, il ne peut pas manquer de venir.

—Et qu'en ferez-vous ?

—Accomplir mon vœu le plus ardent...

—Ce qui veut dire ?...

—Atteindre le but que tout homme sensé se propose... obtenir la main de celle qu'il se croit enfin justifié de demander en mariage — bâtir le foyer de ses rêves — lorsque...

—Et croyez-vous qu'elle attende jusque-là ?... Si elle en épousait un autre ?

—Non, non, s'écria-t-il avec emphase. Vous la méconnaîsez. Si elle aime, elle attendra... elle n'épousera aucun autre. Si elle n'aime pas... lui, ne se mariera jamais. Ainsi, vous voyez que, d'une manière ou de l'autre, je n'ai rien à craindre.

—Elle doit être bien exceptionnelle, celle que vous aimez.

—Elle l'est. Et vous ne vous doutez pas du bonheur que j'ai à l'aimer, de sentir qu'un jour... tenez... s'écria-t-il avec un redoublement d'enthousiasme, chaque jour en regardant les machines gigantesques, je me dis tout bas en contemplant les grandes roues : Tournez, tournez, vous me rapprochez d'elle.

Elle se mit à rire gaiement.

Quel joli roman ! dit-elle. Une poésie au bruit d'une machine ! Ces roues prononceraient-elles aussi son nom ?

—Constamment.

—Et ce nom ?...

—Un secret, répondit-il avec un rire joyeux, en se levant. Il fit un geste de protestation, en voyant que la jeune fille allait insister. Un secret que vous-même ne pourriez m'arracher.

—Partez-vous ?

—Dans la crainte de me trahir, je me retire, répondit Carter. Il n'y a de sûreté que dans l'absence.

Lorsqu'il fut parti, Maude jeta un long regard autour d'elle, mais ses yeux ne voyaient point les trésors de luxe accumulés autour d'elle, son esprit se concentrant en une méditation profonde et presque solennelle sur l'homme qui venait de sortir. Elle le revoyait clairement, non pas avec son sourire enjoué sur les lèvres, mais avec l'expression à la fois énergique et doux. Elle revoyait ce front plein de fierté, ces yeux rayonnants d'intelligence, et un imperceptible sourire fait d'orgueil et de tendresse vint plisser sa lèvre... Cet homme... car c'était un homme, lui... aimait une femme avec une force si impérieuse, si spiritualisée, qu'il en arrivait à trouver de la poésie jusque dans ses machines et de la musique dans le roulement des roues ! Était-il juste que lui, si brave, si chevaleresque, fût victime d'une telle conspiration et qu'il fût tiré de son rêve de bonheur pour se trouver pris au piège et ruiné ?

Elle songea à son père et se demanda ce qu'il eût fait à sa place ? Permettrait-il que ce brave garçon fût condamné, faute d'une main secourable pour le sauver ?

Elle s'efforça de considérer la question d'un point de vue impersonnel. De qui était-il épris ? Peu lui importait. Il aimait... cela suffisait.

Elle fut tout à coup saisie d'une ardeur fébrile pour les affaires, qu'elle avait tant dédaignées jusqu'alors, et peu à peu tout un plan germa dans son esprit. Après tout, pourquoi pas ? Elle avait les moyens ; elle avait aussi le désir. Elle pouvait faire quelque chose, elle, pour le sauver. Cette nuit-là, elle dormit peu.

Elle s'éveilla avec le jour. C'est à peine si elle toucha à son déjeuner. A neuf heures, elle s'hâta à la hâte et sortit pour se rendre au bureau de M. Dalton. En la voyant entrer, l'oncle Marshall poussa une exclamation de surprise.

—Comment ! c'est toi, Maude ! s'écria-t-il. Qu'est-ce qui peut bien t'amener à cette heure !

—Ma conscience, cher oncle, ma pauvre conscience, qui regrette d'avoir méconnu vos sages avis et qui vient faire pénitence.

—Assieds-toi, dit-il. Elle obéit. Maintenant, dis-moi tout.

—C'est à propos d'hier soir, mon oncle, commença-t-elle d'un air très grave. Je regrette d'avoir été si inattentive. Je suis venue pour vous présenter mes excuses et vous dire que j'ai changé d'idée. Je désire maintenant être au courant de tout ce qui concerne ma fortune. Je suis prête à vous écouter... et à me souvenir.

M. Dalton leva les sourcils en points d'interrogation.

—Ma chère, dit-il avec bonté, je ne t'ai vraiment jamais blâmée. Je savais que tu t'intéresserais davantage aux choses qui occupent généralement les jeunes filles... Je désirais seulement que tu comprisses bien l'usage que je faisais de ta fortune. Il s'arrêta pour reprendre aussitôt avec un bon sourire : Je crois que je vais profiter de ton humeur financière pour t'expliquer aujourd'hui ce qui t'ennuyait si fort, hier.

—Je suis prête à vous écouter, mon oncle.

mettent point de laisser traîner en longueur cette affaire. Les deux usines de Sheffield doivent appartenir à une seule et même personne — à vous... ou à nous. Nous vendrons ou nous achèterons... à vous de choisir.

—Et pour quand cette transaction ?

—Aujourd'hui même.

—A quelles conditions ?

—Deux cent mille dollars en espèces, et le vendeur devra quitter Sheffield.

—Si nous mettions tout ceci par écrit, Messieurs, dit Keene, avec sang-froid.

Le membre du comité, qui avait pris la parole en premier lieu, s'adressa de nouveau en souriant à Carter :

—Je propose un paiement de mille dollars maintenant, pour celler l'affaire. On paiera le reste cette après-midi... vers les deux heures.

—Entendu, dit Keene en se levant. Veuillez m'excuser un moment.

Il sortit de la chambre et revint un instant après, portant une liasse de billets de banque, qu'il jeta négligemment sur la table.

—J'avais cette somme, par hasard, dans mon coffre-fort, messieurs. Je crois que vous y trouverez les mille au complet (voir gravure).

Les membres du comité eurent un soubresaut comme si une bombe fût tombée au milieu d'eux. Leurs visages, jusque-là souriants et patelins, prirent une expression consternée. Le premier délégué dit en hésitant :

—Nous croyions que vous alliez vendre.

—Mais non, j'achète, répondit le jeune industriel avec un sourire légèrement narquois.

Les trois hommes s'entre-regardèrent, et tout à coup leur gravité disparut pour faire place à une galeté mal dissimulée. On eût dit que la même idée venait de les frapper. Le sourire qui parut sur leurs lèvres y resta figé jusqu'à la fin de la signature des papiers.

Quelques moments plus tard, ils sortaient, non sans jeter un regard de commisération moqueuse sur le jeune homme.

—J'admire son aplomb, dit le premier délégué, mais le réveil sera dur, et, ma foi, je le plains bien sincèrement... Enfin ! poursuivit-il en enfonceant son chapeau sur la tête, les affaires sont les affaires. Je n'y peux rien.

Lorsque Keene se trouva seul, il se livra à une joie folle. Enfin, le monde était à lui ! la suprématie, la victoire, la fortune... Ce qu'il avait si ardemment désiré, après des années d'ambition et de travail sans relâche, lui arrivait subitement, en un clin d'oeil, par un coup de maître. Chaque usine valait deux cent mille dollars pour l'autre, et un demi-million pour la ville de Sheffield. Et où trouver l'argent ? Il n'avait même pas à s'en inquiéter. Il sentait qu'il venait de sauver la prospérité de Sheffield. Si le Trust avait acheté les deux usines, celles-ci eussent été fermées. Mais en les achetant, lui, il avait écarté tout danger. Il trouverait sans difficulté dans les quatre heures l'argent qu'il fallait — inutile de se presser — et cependant, mieux valait ne pas perdre de temps. Il commença donc sa ronde de visites aux banques.

Puis, vint le réveil dans toute sa brutalité. Les banquiers le félicitèrent, ils trouvèrent bons les arguments du jeune homme et louèrent son indépendance et son amour du progrès. Mais, quand il fut question de prêts, ils ne répondirent que par des réticences pleines de gêne. — C'était vraiment une grosse somme qu'il demandait là... et puis à si court délai ! Non, par exemple, c'était impossible, absolument. Peut-être que la banque de*** pourrait l'obliger. Mais non, c'était toujours la même chose. Keene comprit. On lui enlevait toute chance de salut. Il se rappelait, maintenant, les sourires énigmatiques des membres du Trust.



“ Je crois que vous y trouverez les mille au complet. ”

Et dire que, dans une semaine, devait échoir le paiement des billets à ordre et des hypothèques !

Comme dans un éclair, il vit l'écroulement immense de tous ses rêves. La ruine ! la ruine ! qu'il voyait en face. Une pâleur mortelle lui envahit le visage ; ses yeux s'alourdirent et s'injectèrent de sang ; il lui semblait, à ce moment, que des années avaient roulé sur lui, le transformant en vieillard. En sortant de la dernière banque, il chancela, et bien que le soleil brillât dans toute sa splendeur, le pauvre garçon vit tout comme à travers un voile funèbre.

Il aperçut Maude Dalton, qui venait du bureau de son oncle. Il n'entendit pas qui l'appelait, mais au second appel, il leva machinalement son chapeau, et avant qu'elle eût pu dire un mot, il s'échappa enfui vers l'usine.

* * *

Pendant un moment la jeune fille regarda Carter, qui s'éloignait, puis elle retourna sur ses pas au bureau de M. Marshall Dalton.

—Vite ! mon oncle, s'écria-t-elle toute haletante, vite ! Courez rejoindre Carter Keene et offrez-lui tout l'argent dont il a besoin. Peu m'importe la somme, donnez-lui toute ma fortune s'il le faut. Je ne "veux" pas qu'il soit ruiné !

—Mais...

—Il n'y a pas de mais, dit-elle, devenue impérieuse. Je le veux ! Si vous refusez, j'irai moi-même, bien que je préfère qu'il ignore que cela vient de moi.

—Mais, ce que tu me dis là est tellement inattendu... Enfin ! es-tu bien sûre ?

—Absolument sûre, répondit-elle en tendant à l'oncle Marshall son chapeau et sa canne. Aussi sûre que si j'avais réfléchi pendant mille ans... Vite, dépêchez-vous, mon oncle !... Là, vous voilà prêt !... Courez maintenant, et rappelez-vous — donnez-lui toute ma fortune s'il le faut !

* * *

Maude crut que cette journée n'en finirait jamais. Elle avait reçu un billet de son oncle ainsi conçu : "Tout est terminé, je te verrai ce soir." Mais elle était avide de détails. Elle attendit avec une impatience toujours croissante. Les heures semblaient des jours. Le dîner lui parut sans goût. Tout allait si lentement à son gré !

Enfin, l'oncle Dalton parut.

—Tu as fait là une bien noble action, s'écria-t-il en apercevant sa nièce. Un tel coup de maître ne s'est jamais vu depuis le jour où ton père a sauvé Sheffield, il y a vingt ans. Mais, ajouta-t-il plus lentement, c'est à moi que s'adressent toutes les louanges... et à Carter. La ville prépare en ce moment même une réception monstre pour nous. Les journaux de ce soir ne parlent que de cela. Mais tu sais, je n'aime pas que l'on m'attribue ainsi les bonnes actions des autres.

—Mon oncle, s'écria-t-elle, en posant sa belle main blanche sur les lèvres de Dalton, si vous laissez connaître à âme qui vive ce que j'ai fait, je quitterai Sheffield dans les vingt-quatre heures !

Il s'étancha le front avec son mouchoir et contempla la jeune fille, comme si elle eût été une étrange énigme...

—Mon Dieu ! dit-il, puisque tu insistes...

—Promettez-moi sur votre âme que vous ne le direz jamais à personne, dit-elle en lui prenant le bras.

—A la condition que tu m'écouteras toujours quand je te parlerai affaires.

—Sans condition, promettez.

—Veux-tu bien ne pas me tirer les oreilles ! Je pro...

La domestique annonça :

M. Carter Keene.

—Il te racontera tout, s'écria Dalton, heureux de pouvoir s'esquiver.

—Attendez, mon oncle, dit-elle. Elle lui donna un baiser sur la joue. Voilà pour vous récompenser.

Lorsque la jeune fille entra dans le salon, Carter s'avança vivement vers elle.

—J'avais à vous présenter mes plus humbles excuses, commença-t-il sans autres préliminaires. Lorsque je vous ai vue, ce matin, j'avais complè-

tement perdu la tête... j'étais comme au bord d'un précipice... saisi de vertige, ne voyant que les ténèbres... Je vous en demande pardon.

—Je n'ai rien à pardonner. Vous sembliez être en proie à une grande émotion. J'espère que vos appréhensions étaient sans fondement, et que tout s'est terminé à votre satisfaction.

Elle parlait d'un air dégagé, le sourire aux lèvres.

—Il faut que je vous raconte tout, s'écria-t-il impétueusement. C'est comme un conte de fée, ou un chapitre dans la vie de votre père.

—Mon père ? demanda-t-elle.

—Oui. On eut dit que c'était lui, revenu sur la terre, et accomplissant ce coup de maître avec sa grande et belle intelligence... Cela s'est fait si vite que tout le monde en perdait la tête. Vous savez ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Eh ! bien, c'était le "Trust". Ils ont commencé leur usine ici pour détruire la mienne. Ils n'y ont pas réussi. Ils ont offert pour la seconde fois d'acheter mon usine. J'ai refusé de vendre. C'est alors qu'ils ont résolu d'en finir. Mais ils voulaient y mettre un raffinement de cruauté... et ils ont dépassé les limites. Ils m'ont présenté l'alternative — de vendre ou d'acheter. Je ne me trompais pas à leur jeu. S'ils achetaient, ils feraient les deux usines. Cela voulait dire une perte immense pour la ville. C'est alors que je pris mes mesures, me croyant soutenu par les banques de la ville. Jamais je n'aurais songé pour un moment qu'elles pussent refuser de me venir en aide. Et cependant, voilà ce qu'elles firent, et je me trouvais avoir ainsi les deux usines sur les mains, sans argent pour les payer. J'étais atrapé au piège, acculé contre le mur comme une bête traquée... absolument ruiné. C'est alors que vous m'avez vu. Je me sentais irrémédiablement perdu, et comme un chien battu, je m'enfuis à mon bureau. Et qui croyez-vous m'y a suivi ? Votre oncle. Dans mon désespoir, je m'étais jeté sur un divan. M. Dalton me secoua. "Carter, s'écria-t-il, levez-vous, mon garçon ! A l'oeuvre ! Si vous êtes dans l'embarras, il se peut que je puisse vous aider. Avez-vous besoin d'argent ?..." Mais la somme voulue... elle était trop forte, pensai-je ; cependant, je lui demandai combien il pouvait me prêter. "Plus que vous n'en voulez", répondit-il. Et, le croiriez-vous, il était aussi calme qu'une matinée de printemps, hochant la tête d'un air approbatif à tout ce que je disais. "Eh ! bien, mon cher, me dit-il, nous réservons une agréable surprise à vos visiteurs. N'ayez crainte, je serai ici." Et il me tint parole. Si vous les aviez vus... et la triste mine qu'ils faisaient !... Et maintenant...

—Et maintenant ?... répéta-t-elle en le regardant avec ses yeux bleus, où luisait une expression indéfinissable.

—Et maintenant, toutes les banques se disputent le plaisir de me venir en aide.

—Mon oncle Marshall est un coeur généreux, dit-elle, et je me réjouis de tout coeur qu'il soit venu à votre secours. Et l'usine ? Les roues en tournant prononcent-elles toujours le nom de celle que vous aimez ?

—Elles ne le prononcent plus ; elles le chantent avec allégresse, votre nom.

—Mon nom !

—Eh ! oui, votre nom ! s'écria-t-il en se levant subitement et en se penchant vers la jeune fille. N'est-ce pas à vous que je dois l'énergie qui m'a soutenu dans cette grande épreuve ?... Ah ! vous ne le savez que trop. Vous avez été mon espoir, mon inspiration. Si j'ai lutté, travaillé jour et nuit, c'était pour avoir le droit de vous dire mon amour. Jusqu'à ce jour, j'avais la crainte que je n'atteindrais pas mon but, que quelque chose pourrait survenir et me ravir ma victoire. Mais maintenant, je suis sauvé, je ne crains plus rien. Les usines sont à moi !

Maude leva la tête en souriant.

—Carter, dit-elle, je suis lasse des affaires. Si vous me parliez d'autre chose.

Carter lui saisit les mains. L'usine et les affaires s'évanouirent comme un rêve dans l'ivresse de leur amour.

LES CRIEURS DES MORTS



Voici, d'après un tableau du dix-septième siècle, l'image fidèle d'un crieur des morts. Tout vêtu de noir et d'une dalmatique blanche où étaient brodés des crânes, des os, des larmes ; coiffé d'un large chapeau, les cheveux longs et pendants, le crieur s'en allait par les rues, par les carrefours, annoncer, au son d'une clochette, la nuit autant que le jour, les décès et les heures d'enterrement. Ces annonces étaient prononcées d'un ton sinistre et semblaient commander plutôt que demander des prières pour les défunts. C'était, dit Jean Nicot dans le "Trésor de la langue française", presque une publique sermon ; un poète, Jean Claveret, dit :

...Le clochetteur m'éveille,
Et d'un lugubre son recommande à prier
Pour l'âme de Paul Tron, lui vivant écuyer.

Le poète Saint-Amant, trop ridiculisé peut-être par Boileau, fait la satire des crieurs des morts et prend parti pour les bourgeois qui en sont importunés :

Le clochetteur des trespassez,
Sonnant de rue en rue,
De frayeur rend leurs coeurs glacez
Bien que leur corps en sue.
Et mille chiens, oyans sa triste voix,
Luy répondent à longs abois.

Lors de l'enterrement, le crieur marchait derrière les cercueils en agitant sa sonnette ; il portait sur sa dalmatique, devant et derrière, des crânes, des os et des larmes.

LES COMMANDEMENTS DE L'HYGIÈNE

HYGIENE GENERALE. — Lève-toi tôt, couche-toi tôt et occupe ta journée.

HYGIENE RESPIRATOIRE. — L'eau et le pain entretiennent la vie ; l'air pur et le soleil sont indispensables à la santé.

HYGIENE DIGESTIVE. — La frugalité et la sobriété sont le meilleur élixir de longue vie.

HYGIENE DE LA PEAU. — La propreté préserve de la rouille, les machines les mieux entretenues font les plus longs services.

HYGIENE DU SOMMEIL. — Assez de repos répare et fortifie ; trop de repos amollit et affaiblit.

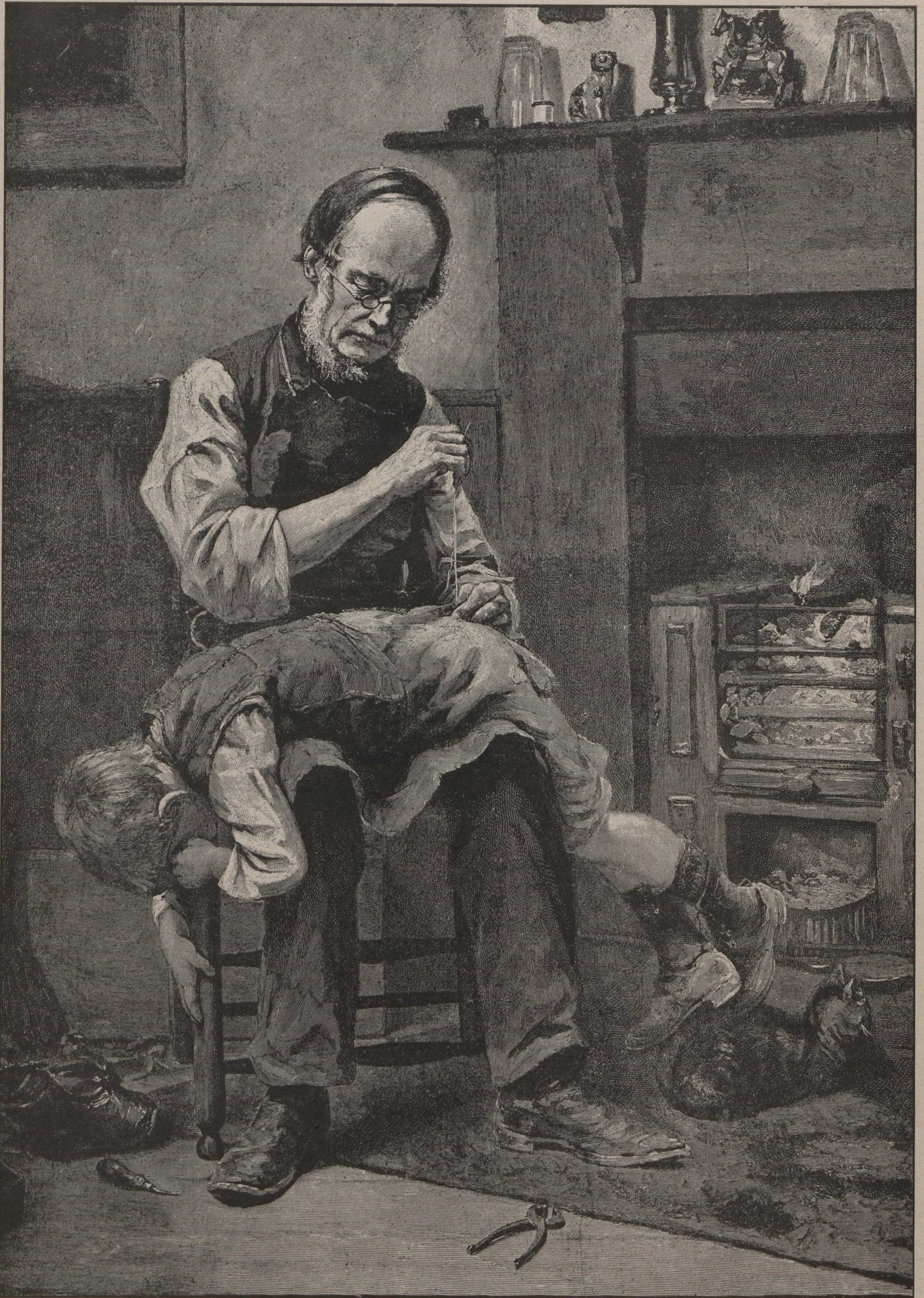
HYGIENE DU VETEMENT. — Se bien vêtir, c'est conserver à son corps, avec la liberté de ses mouvements, sa chaleur nécessaire ; le préserver de toute variation brusque de la température.

HYGIENE DE L'HABITATION. — La maison propre et gaie rend le foyer aimable.

HYGIENE MORALE. — L'esprit se repose et s'aiguise dans les distractions et l'amusement ; mais l'abus mène aux passions et les passions aux vice.

HYGIENE INTELLECTUELLE. — La gaieté fait aimer la vie, et l'amour de la vie est la moitié de la santé. Au contraire, la tristesse et le découragement font avancer la vieillesse.

HYGIENE PROFESSIONNELLE. — Est-ce ton cerveau qui te nourrit ? Ne laisse pas ankyloser tes bras et tes jambes. Gagnes-tu ta vie à coups de pioche ? N'oublie pas d'orner ton intelligence et d'agrandir ta pensée.



(BEAUX-ARTS) — RACCOMMODAGE TYPIQUE

CONQUETES ET DECOUVERTES



A L'ASSAUT DES GLACES ANTARCTIQUES.

Durant la seconde moitié du XIXe siècle, innombrables et fécondes ont été les expéditions entreprises pour rompre le rempart de glace qui défend l'accès du Pôle-Nord. Si le but suprême n'a point encore été atteint, en revanche les découvertes des explorateurs permettent de donner une représentation assez exacte de cette partie de la terre. Au contraire, dans la zone antarctique, depuis un demi-siècle, nos connaissances n'ont fait pour ainsi dire aucun progrès, et des immenses espaces qui enveloppent le Pôle-Sud nous ne savons rien ou presque rien. La calotte polaire australe est le dernier grand blanc existant sur les cartes ; il y a là une surface à peu près double de celle de l'Europe, demeurée inconnue.

Un coup d'oeil sur un planisphère suffit pour saisir l'état de nos connaissances dans les deux zones polaires. Tandis qu'autour du Pôle-Nord la carte est assez bien meublée, autour du Pôle-Sud, c'est le vide, ou à peu près ; deux gros morceaux de terre, l'un au sud de l'Australie, l'autre dans le prolongement de l'Amérique méridionale ; puis, çà et là, de vagues dessins de côtes énigmatiques. Qu'existe-t-il par derrière : une mer ou un continent ? On a de très bonnes raisons de supposer que la calotte antarctique est un immense continent couvert de glaciers.

Vers le Sud, avant 1901, on n'avait point dépassé le 78° 50' de latitude, alors que dans le Nord on était parvenu jusqu'au 86° 37'. Si on traduit ces positions en distances kilométriques, on voit que l'on a approché seulement à 1,240 kilomètres du Pôle-Sud, la distance de Liège à Marseille par Paris, tandis qu'on est arrivé à 383 kilomètres du Pôle-Nord, soit la distance de Paris à Chalon-sur-Saône.

Pour pénétrer le mystère des régions antarctiques, une véritable croisade a été organisée au début du XXe siècle, et quatre grandes expéditions sont parties à l'assaut des glaces australes, l'une organisée par l'Angleterre, l'autre par l'Allemagne, la troisième par la Suède, la quatrième par l'Ecosse.

L'expédition anglaise, montée sur le navire "Discovery" et commandée par le capitaine Scott, a opéré dans le sud de la Nouvelle-Zélande, à la terre Victoria, découverte en 1841 par le célèbre James Ross.

Arrivé le 9 janvier 1902 en vue de terre, le navire anglais pénètre dans la large poche que l'Océan creuse dans cette partie du continent antarctique, puis longe vers l'Est le glacier situé au fond de ce vaste golfe, le plus grand glacier qui existe au monde. Il est long de 1,000 kilomètres, et épais en certains endroits de 300 mètres au-dessus de la mer. A l'extrémité orientale de cette

colossale nappe de glace, les explorateurs rencontrent une terre inconnue, à laquelle ils donnent le nom d'Edouard-VII, et qui forme pendant à la terre Victoria. Après avoir exploré le glacier au moyen d'un ballon captif, comme l'ont fait les Allemands dans une autre région de l'Antarctique, les marins anglais prennent leurs quartiers d'hiver. Pendant cette période, de fréquentes expéditions sont entreprises pour reconnaître la région. Singulièrement périlleuses, ces expéditions ! Les froids sont terribles, 50° sous zéro, et les ouragans de neige pour ainsi dire constants.

Un jour, au-dessus d'une pente de neige très escarpée, une escouade est assaillie par une de ces redoutables tourmentes. En battant en retraite sur la déclivité, un homme glisse enveloppé, dans le précipice, par la brume et les tourbillons de neige. Aussitôt, le commandant du détachement vole au secours de son compagnon : lui aussi disparaît dans le gouffre. N'écoulant que son courage, un matelot part en avant : lui non plus ne revient pas. Quoi qu'il en soit, le reste du détachement s'engage sur la pente homicide. Soudain, une déchirure se fait dans la brume, et les explorateurs s'aperçoivent qu'ils arrivent au-dessus d'une falaise dominant la mer de plusieurs centaines de mètres à pic. Entraîné par la pente, un matelot n'a pas le temps de s'arrêter, et le malheureux pique la tête la première dans le trou béant ouvert devant lui. Donc, il faut revenir en arrière, remonter la pente terrifiante et chercher une autre voie.

Seulement après de longues heures de souffrances terribles, le détachement parvint à rejoindre le navire. Des disparus, trois furent retrouvés vivants, à moitié gelés ; le quatrième s'était tué dans une chute de 75 mètres.

Quelques semaines après cet accident, le capitaine Scott exécutait un raid de deux mois sur les glaciers et atteignait le 82° 17' de latitude. Ce point se trouve à 857 kilomètres du Pôle-Sud, à six kilomètres près la distance de Paris à Marseille. Le gain a donc été considérable, 380 kilomètres sur le précédent record !

Cette expédition anglaise ne rentrera que dans dix mois.

L'expédition allemande, qui a opéré entre le méridien du cap de Bonne-Espérance et celui de l'Australie, est sur la route du retour, après avoir découvert une terre.

Des Ecossais, on n'a encore aucune nouvelle. Sur le compte des Suédois qui luttent dans le Sud de l'Amérique, on a, par contre, les plus vives nouvelles. Ces vaillants explorateurs sont en détresse sur quelque terre glacée — et c'est là l'hypothèse la plus favorable.

M. Jean Charcot, le chef de l'expédition antarctique française qui vient de prendre la mer, part à la recherche de ces hard's pionniers de la science. Puisse-t-il arriver à temps ! L'exploration française de l'Antarctique ne saurait débiter sous de plus heureux auspices que par le sauvetage de la mission suédoise.

CONSEILS PRATIQUES

PLUS DE SAIGNEMENTS DE NEZ !

Saignez-vous du nez ? Voici un remède infailible : On ferme hermétiquement la bouche, on fait une profonde aspiration par le nez, puis on se bouche le nez avec les doigts, en serrant bien, on ouvre la bouche et on renvoie par ce canal tout l'air aspiré. L'air atmosphérique, aspiré par le nez, fait coaguler le sang dans les narines. L'expiration par la bouche empêche l'air échauffé au contact des poumons de liquéfier à nouveau le sang. Essayez !

CONTRE L'EMPOISONNEMENT DU SANG

A chaque minute, on entend parler "d'empoisonnement du sang", trémolos à l'orchestre, conséquences affreuses, martyre, opérations ! Presque toujours cela a commencé par une égratignure due à un morceau de fer rouillé ou par l'introduction de rouillé dans une blessure existante. Heureusement, en ce cas, il existe un moyen bien simple de prévenir "l'empoisonnement du sang" : c'est "l'eau vinaigrée" ! Aussitôt l'accident arrivé, baignez soigneusement le membre ou la partie atteints dans du vinaigre coupé d'eau. Vous éviterez de la sorte les douloureux, les opérations, et... les frais de médecin.

COMBIEN D'HEURES DE SOMMEIL NOUS FAUT-IL ?

A deux ans, nous avons besoin de 18 heures de sommeil, de deux à cinq ans il ne nous en faut plus que 14 ; de six à huit ans, 12 suffisent, et 10 de huit ans jusqu'à l'âge adulte. A mesure que l'activité cérébrale se développe, on a besoin de moins d'heures de sommeil. Napoléon et le célèbre philosophe Kant ne dormaient que de 4 à 5 heures par jour ; dans les dernières années de leur vie, Goethe, Schiller, Humboldt, Frédéric le Grand et Mirabeau, se contentaient même de 2 à 3 heures. Par contre, le mathématicien français, Moivre, dormait, vers la fin de sa vie, jusqu'à... 20 heures par jour !

POUR NOS LECTRICES

TRAVAUX DE DAMES

PORTE-MONTRE

Le fond de ce porte-montre est en carton ; on le recouvre en satin sur lequel on brode de légères fleurettes au passé, avec des soies d'Alger de différentes couleurs. La pochette se coupe double, on pose une mousseline entre les deux morceaux ; le dessus doit former l'intérieur de la pochette ; la pochette se monte au porte-montre.



CHEMISE DE JOUR BRODEE

Cette chemise en batiste ou en toile fine est ornée de broderie anglaise.

Après avoir reporté les contours du dessin sur la batiste, on trace d'abord le contour de l'oeillet par des petits points devant, on enlève avec des ciseaux bien pointus l'étoffe qui se trouve à l'intérieur, puis on surfile le bord coupé de points très serrés.

La dent festonnée du bord extérieur de la chemise se fait de gauche à droite.

Le fil passe sous le pouce de la main gauche, placé en dehors de la ligne tracée.

Dans le détail, nous reproduisons une partie de la broderie en grandeur naturelle ; il sera facile de l'employer comme garniture.

CADRE POUR PHOTOGRAPHIE

Voici une garniture coquette et riche à la fois pour recouvrir le dessus d'un cadre à photographie. Notre travail est fait en broderie au passé sur satin ; ce sont des violettes de teintes naturelles ; les feuillages sont verts ; le tout est fixé par un petit galon de fantaisie.

On prend un morceau de satin un peu plus grand que le cadre afin de pouvoir bien le tendre à l'envers du bois, où on le colle sur les contours supérieurs. Une ouverture est faite dans le milieu pour y poser la photographie ; cette ouverture est également pratiquée sur la monture.

Quand la photographie est posée à l'endroit voulu, on la fixe en bas et en haut par des petites pointes ou punaises, que l'on cache ensuite par une doublure. Le détail du travail représente le quart du dessin en grandeur d'exécution.

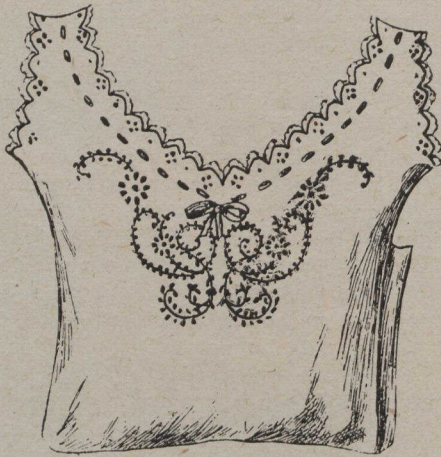


Broderie de la chemisette.

LES CHAPEAUX NOUVEAUX

Adieu les chapeaux de paille, il faut se séparer des délicates envolées de tulle et de gaze ; les guirlandes de feuillage et de fleurs vont faire place aux garnitures plus chaudes à l'oeil ; les feutres, les velours, les plumes et la fourrure ont déjà fait leur apparition.

Les chapeaux de Panama, que les messieurs ont tant porté cet été, nous ont amené la vogue des formes analogues faites en feutre ; nous les verrons beaucoup pour l'usage courant, remplaçant l'éternel canotier, qui, sans être tout à fait délaissé, est quelque peu relégué au second plan. C'est, avec de légers changements, l'ancien chapeau mou genre tyrolien. Jeunes filles et jeunes femmes portent le chapeau mou en feutre, seulement entouré d'un ruban ou d'un velours ; en somme, un vrai chapelier, ou bien on nouera autour de la calotte une souple écharpe en ruban qui tombera devant et à gauche avec deux coques et deux pans. Le chapeau de feutre entièrement piqué a un caractère un peu plus féminin ; en feutre blanc pi-



Chemisette de jour brodée.

qué de noir ou en feutre rouge piqué noir, on obtient de gracieux effets, surtout quand le ruban est assorti aux deux couleurs.

Ces chapeaux, pratiques pour le voyage et l'usage courant, ne sont point toilette, et puis, ils ne plaisent pas à tout le monde, et, point capital, ne s'adaptent pas à toutes les physionomies.

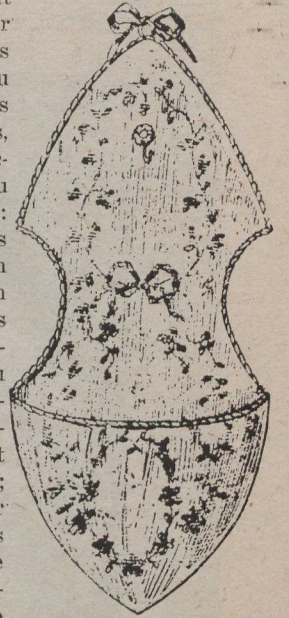
Aussi, le succès des toques ou toquets est-il assuré pour quelque temps encore, ils seront de formes et de genres variés ; on emploiera beaucoup le velours et la chenille ; des plumes, des ailes, finiront l'ensemble.

Vous avez déjà appris, mesdames et mesdemoiselles, le grand changement que les modistes ont apporté à nos coiffures. Les nouveaux modèles de chapeaux habillés ont des calottes hautes et des garnitures en rapport : poufs de plumes, aigrettes, noeuds posés de côté et en hauteur ; l'allure est toute différente de ces grandes formes empanachées et ces plateaux, que nous aimions il y a quelques mois seulement.

Nous verrons des chapeaux de style : la grande capeline Directoire, avec brides de tulle se nouant sous le menton, aura du caractère, mais ne saurait être que tout à fait toilette et fort chic. De hautes formes rondes, lourdes à l'oeil et d'aspect peu gracieux, de vrais tambours, seront également une des nouveautés qu'il faut signaler, mais non préconiser.

On ne pourrait terminer une causerie sur les chapeaux sans dire quelles seront les teintes à choisir. Toujours les chapeaux noirs, il est à peine besoin de le mentionner ; les chapeaux

clairs restent également favoris. Nous allons voir des mélanges de teintes qui nous eussent paru heurtées il y a quelques années. Que pensez-vous, par exemple, chères lectrices, du mélange du mauve et du bleu ciel : pas banal, ma foi, mais demandant à être bien harmonisé et aussi bien porté. Nous n'en dirons pas autant de l'assemblage du vert et du brun dans toute la gamme de ces deux nuances ; le vert amande et le cigare sont réussis ; il est facile de trouver mille et un mariages heureux. Le bleu et le vert nous reviennent encore, bien qu'il semble bizarre que nous n'en soyions pas encore lassés.



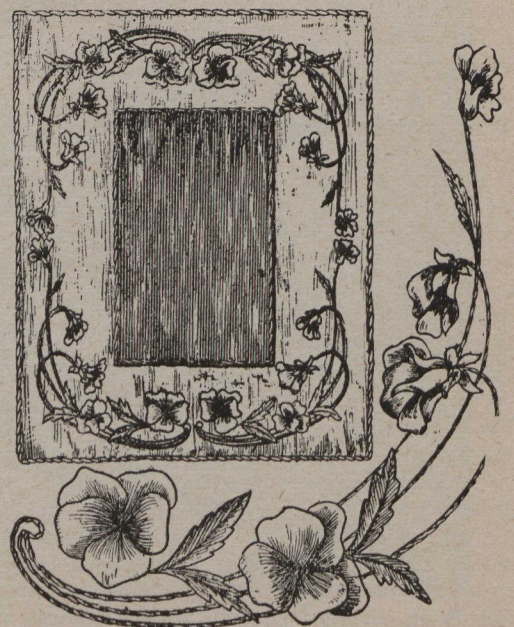
Porte-montre.

CARNET DE LA MÉNAGÈRE

ECLAIRS AU CHOCOLAT. — Prenez de la pâte à choux, faites-en des gâteaux à forme allongée (forme-éclair), mettez sur une plaque, laissez cuire pendant dix minutes. Lorsque les éclairs sont cuits, vous faites une incision de côté avec des ciseaux et vous introduisez dans l'intérieur de la crème au chocolat ou au café, et glacez.

PIGEONS EN PAPILOTES. — Coupez les pigeons en deux, faites-les revenir dans le beurre ; retirez-les du feu, mettez dans la casserole un hachis composé d'échalots, persil, champignons, sel, poivre, farine, (une pincée), mouillez le tout avec du bouillon, faites réduire et entourez-en les moitiés de pigeons que vous enveloppez ensuite d'une bande de lard, puis d'un papier beurré, et placez vingt minutes sur le grill.

MACARONI AU FROMAGE. — Faites bouillir autant de macaroni qu'il en faut pour remplir le vase que vous voulez mettre au feu, avec du lait et de l'eau, jusqu'à ce qu'il soit tendre. Retirez et salez. Beurrez un plat et mettez un lit de macaroni et un de fromage râpé avec des petits morceaux de beurre. Continuez ainsi jusqu'à ce que le plat soit rempli. Le dernier lit doit être de fromage. Ajoutez quelques cuillerées de lait, faites cuire vite dans un fourneau chaud pendant une demi-heure.



Cadre pour photographie.



AVIS AUX DYSPEPTIQUES

Que les infortunés dyspeptiques à qui sont interdites les innocentes et solides joies de la table se réjouissent désormais ! La guérison leur est assurée. Pour ce, ils n'ont qu'à absorber une suffisante quantité de crème glacée pendant un certain temps. Un célèbre docteur d'une université russe prêche cette bonne nouvelle au monde et prétend guérir sept cas sur dix avec cette simple et agréable médication.

LE POMMIER D'EVE

Parmi les curiosités botaniques de l'île de Ceylan figure une pomme qui, selon la croyance populaire, gardait l'empreinte des dents de notre première mère. L'arbre qui la porte se nomme le pommier d'Eve. La fleur répand une très agréable odeur, mais le fruit offre une particularité caractéristique, il est très beau ; la pelure est orange, la chair cramoisie ; on s'imaginait qu'un coup de dent eut happé une partie de chaque pomme. Les mahométans se gardent bien d'y mordre, même si la superstition ne les faisait réfléchir.

La pomme, en effet, a des qualités nocives qui joueraient un mauvais tour au mangeur imprudent.

CERCUEILS DE VERRE

Il y a encore des gens qui ont la manie de vouloir être enterrés, bien que ce régime leur répugne. Désormais leur cadavre pourra, s'ils le désirent, se conserver intact cinq, dix, vingt ans. Au bout de ce temps, il sera momifié. Voilà qui est consolant ! et cela grâce à la substitution du verre au bois dans la confection des bières et des cercueils. Le cercueil de verre aura la propriété d'isoler les corps et de les soustraire à l'action de l'humidité ; de plus, la terre ambiante ne sera plus imprégnée de miasmes putrides qui s'exhalent des cadavres à travers les planches mal jointes. Avec les cercueils de verre on pourra effectuer les inhumations dans tous les terrains. Enfin, en cas d'épidémie, la mise en bière des corps pourra avoir lieu immédiatement après le décès. Tout est pour le mieux. Finie, la vieille blague macabre sur les "vers de bière" avec les "bières de verre", nous n'avons plus que les "verres de bière".

UNE JEUNE FILLE DONT LA PEAU CHANGE DE COULEUR

Le grand montreur de phénomènes, Barnum, n'a jamais montré un phénomène pareil à celui de Mlle Marga Cerbu, une jeune fille roumaine, dont la peau change de couleur. Les savants ne savent pas comment expliquer cette particularité. Le caméléon reflète les couleurs qui l'entourent. Mais ce n'est pas le cas de Mlle Cerbu, qui change de couleur de peau, pour ainsi dire par elle-même. En effet, si la jeune fille en question se met en colère, sa peau devient plus noire que celle d'une négresse. Quand Mlle Cerbu éprouve de la joie, sa peau prend des tons roses ; plus la joie est grande, plus le rose est vif. La peur se traduit chez elle par une couleur violacée.

Ce qui est plus curieux encore, c'est que ces changements de tons ne sont pas généraux sur tout le corps et peuvent se produire seulement à l'endroit où se trouve la source de l'impression. Ainsi, tandis que la face de Mlle Cerbu est d'un brun chaud et transparent, le bras peut devenir violet si vous avez fait le simulacre de le frapper ; ce peut être le cou, la main, le torse qui se singularisent ainsi. Toutes ces variations de couleurs sont éminemment bizarres et intriguent les physiologistes. Ce que l'on sait, c'est que cette particularité s'est produite depuis un certain jour où Mlle Cerbu a manqué se noyer. Pendant le sommeil, la peau reste toujours à l'état naturel, c'est-à-dire brun doré. On demande une explication scientifique de ce phénomène.

TOURS DE FORCE

Le cyclisme, dont le grand public se désintéresse de plus en plus depuis quelques années, sans doute à cause du procès que lui firent un peu partout les facultés de médecine, a encore des adeptes plus audacieux que jamais. Ce sont des professionnels de la "bécane", qui, à la suite d'un entraînement spécial, se livrent à des exercices extraordinairement dangereux. Pour la plupart, ces individus sont des équilibristes, maîtres de leur guidon, et qui, moyennant finances, donnent en public, dans les cirques, théâtres ou même en plein air, d'illusoires entorses aux lois de l'équilibre.

Nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs deux gravures représentant, l'une : un exercice très intéressant accompli par deux frères, qui montent une même machine, mais en se



Cyclistes équilibristes.

tenant la tête en bas et les pieds en haut ; l'un d'eux actionne les pédales avec les mains, et quand il a imprimé à la bicyclette un mouvement de vitesse suffisant, il se redresse, et les deux équilibristes, se tenant seulement au guidon, tous deux la tête sur la selle, parcourent une centaine de verges dans cette position périlleuse.

Notre seconde gravure représente un tour de force sensationnel inventé par des acrobates, et nommé la "pyramide humaine". Ce tour, qui s'exécute généralement de pied ferme, se passe à bicyclette dans ce cas.

Trois jeunes acrobates de douze, dix et huit ans, paraissent sur la piste ; le premier saute en selle, lance sa machine, et un de ses camarades lui monte sur les épaules, où il se tient droit comme un I ; le plus jeune monte à son tour et arrive sur les épaules du second ; là, il se met la tête en bas, se tenant en équilibre, sans tenir à rien que par la tête, les bras ballants et les jambes pendantes.

Pendant ce temps, la bicyclette roule toujours à une très grande vitesse ; plus cette vitesse est grande, plus le danger grandit, et plus le tour de force est émotionnant.

EXTRAVAGANCES DES GRANDS HOMMES

Montaigne, pour méditer en toute liberté, se sauvait au galop de sa demeure et allait s'enfermer dans une vieille tour.

Rousseau, au contraire, se cachait la tête dans le foin.

Milton composait enveloppé dans un vieux manteau, la tête renversée en arrière.

Schiller, si ce n'est pas une fable, ne pouvait composer s'il ne mettait les pieds dans la glace.

Bentham, le philosophe, ne pouvait écrire s'il ne se trouvait sur des petits morceaux de papier.

Buffon se mettait en habit d'étiquette avec des manchettes de dentelle et l'épée au côté.

Cooper, pour s'inspirer, s'emplissait la bouche de pastilles.

Lord Byron excitait son génie avec l'odeur des truffes qu'il mettait dans ses poches.

Balzac, même en plein jour, écrivait à la lumière de deux bougies. Pour s'inspirer, il restait des heures entières dans un café à regarder jouer aux échecs et buvait de l'absinthe au milieu de la fumée des pipes.

Flaubert n'écrivait pas un mot de ses mémoires sans avoir fumé une mauvaise pipe.

Scaccini n'avait d'inspiration que lorsque ses deux chats favoris montaient sur ses épaules.

UNE PANNE ROYALE

Encore une amusante anecdote sur le roi d'Italie, dont le divertissement préféré est le sport de l'automobile. L'été dernier, il excursionnait avec la reine quand, à la sortie d'un petit village, un accident de pneumatique les mit en panne tout comme de vulgaires cyclistes. Une automobile vint à passer et s'arrêta. Deux Français en descendirent et se mêlèrent aux curieux qui examinaient avec admiration la machine royale, sans se rendre compte de l'identité des voyageurs.

—Quelle jolie voiture, dit l'un des Français à l'autre.

—Oui. La dame aussi est jolie.

—Plus que le voyageur. Avez-vous jamais vu un si petit homme dans une voiture aussi grande ?

—Nous avons besoin d'huile. J'ai presque envie de lui en demander. Peut-être parle-t-il français !

—Je serai très heureux de vous obliger, dit le roi en très bon français, en leur présentant le bidon d'huile.

Puis, prenant congé, il ajouta :

—Puis-je vous être encore de quelque utilité, messieurs ? Mon royaume est à votre disposition et il n'est pas si petit que son roi.



La pyramide à bicyclette.

PAGE DE SAINT NICOLAS

VOLEUR !

Lisez un journal, n'importe lequel, il est rare que vous ne verrez pas dans les faits divers le récit d'un vol.

Un tel employé a trompé son maître et est parti avec une telle somme d'argent. — Un tel a trompé la confiance de ses camarades. — Un tel a pénétré dans un immeuble, la nuit. — Un tel a même tué une telle pour la voler.

Quelle manie, mon cher ouvrier.

Combien de fois ce sont les parents qui ont été les premiers coupables de cette habitude mauvaise ?

Combien de ces parents qui auraient pu, s'ils avaient été exemplaires, montrer le bon chemin à leurs enfants, et par là même leur apprendre la loyauté, la justice.

Un tel enfant a vu souvent son père revenir chez lui de son travail avec une botte de trèfle, avec du grain, des oeufs dans ses poches. Où s'était-il procuré tout cela ? L'enfant savait qu'il n'avait ni terre, ni basse-cour, ni rien. Il revenait de son travail, il l'avait pris.

Plus tard, l'occasion s'est présentée pour le gamin : il a vu de belles pommes, de belles noix, mais c'était au voisin : la gourmandise l'a excité, le propriétaire n'en saura rien ; papa le fait bien et... le coup est vite fait.

On rentre, papa gronde un peu peut-être ; maman risquera peut-être quelques coups, mais souvent non pas tant pour les pommes, ce sera pour les bas troués ou la culotte en lambeaux qu'on criera.

Une autre fois, on tâchera d'être plus adroit, et voilà tout.

N'est-ce pas que si les parents étaient toujours corrects, les enfants n'oseraient pas non plus voler ou tromper les autres.

Un jour, une jeune gamine de 12 ans avait pris, sur le comptoir d'une boutique, une petite broche. Elle rentre chez elle — son père était instituteur.

—Qu'est-ce que tu as là, ma fille, dit-il.

—Papa, c'est une broche que j'ai eue d'une compagne.

—Non, dit le père, sévère, tu ne l'as pas eue, tu l'as prise.

Le père fait tant et si bien que la petite, en larmes, finit par avouer son larcin.

Le père la prend par la main et la conduit au magasin en question.

—Madame, dit-il en rentrant, je suis honteux pour ma petite. Mais il faut bien. Vous avez ici devant vous une petite voleuse. Et je vous la ramène pour lui donner la leçon.

Et la petite, en pleurant, dût restituer et demander pardon. Je crois que la leçon lui profita, parce que, plus tard, cette gamine devint une demoiselle sérieuse et une dame bien comme il faut.

Si pourtant le père avait ri du larcin, s'il avait paru même prendre plaisir seulement à l'habileté de la petite, c'était tout, c'était une enfant perdue pour toujours, peut-être.

Attention, mon cher ouvrier, avec le bras droit, on peut se présenter partout.

Même si on est pauvre on arrivera.

LA TARTINE

François, malgré ce que lui dit sa mère,

Veut emporter dans sa petite main

Son assiette et son verre,

Mais il se cogne à moitié du chemin

Et, patatras, le tout se brise à terre.

“Tu vois, méchant garçon !



La consultation du petit docteur.

Je te l'avais bien dit : il ne faut jamais faire
Deux choses à la fois... j'espère

Qu'au moins ça te servira de leçon.”

Le lendemain, ayant soigné son écriture

Et bien appris sa fable à réciter,

Il eut pour son goûter

Une tartine avec beaucoup de confiture.

Maman était sortie. Elle rentre soudain

Et voit notre gamin

Léchant la confiture et respectant le pain.

La maman se met en colère :

“Veux-tu manger ton pain avec, vilain François !”

Mais, lui, répond : “Oh ! non, petite mère,

Il ne faut jamais faire

Deux choses à la fois.”

L'HORLOGE ET LE CADRAN

FABLE

Par une matinée nuageuse, une horloge disait un jour d'un ton méprisant à un cadran solaire :

“Mon docte ami ! si vous le pouvez, dites-moi au juste quelle heure il est ; je vais sonner.”

Le cadran lui répondit avec modestie :

“Je ne saurais le dire en ce moment. Le soleil est caché ; et comme c'est de lui que je tire toute ma science, j'attendrai que ses rayons resplendissent de nouveau.

—Attendez-le donc ! répliqua l'horloge. Je ne suis pas, moi, un bloc inerte et servile ; je n'ai pas besoin de consulter le soleil, il me suffit d'être montée une fois par semaine ; voyez si je dis vrai : une, deux, trois, quatre, juste quatre heures.”

Tandis que notre glorieuse se moquait et tranchait ainsi du docteur, un rayon de soleil vif et clair marqua sur le cadran trois heures et un quart, et fit voir qu'en sonnant quatre heures, l'horloge s'était grossièrement méprise.

Sur ce, le cadran lui dit tranquillement, sous forme de conseil plutôt que de reproche :

“Amie, va te faire régler. Tu réponds avec assurance, mais qui se fie à ton calcul sera souvent trompé. Fais comme moi, renonce à toute prétention ; pour répondre pertinemment, il ne suffit pas d'avoir confiance en soi-même, il faut être sûr de ce qu'on avance. Ne rougis pas de dire : Je ne sais. Ce n'est pas à de longs discours, mais à de bons discours qu'on reconnaît les vrais sages.”

MOTS D'ENFANTS

Bébé arrive au bord de la mer.

C'est la première fois qu'il voit des bateaux à vapeur.

—Maman ! maman ! regarde donc, des locomotives qui se baignent !

* * *

Lili a été première en histoire naturelle.

—Et qu'est-ce qu'on t'a demandé ?

—On m'a demandé combien les chats avaient de pattes, et j'ai répondu : trois.

—Trois ? Et tu as été première ?

—Mais oui... les autres avaient répondu : deux !

* * *

Maman fait du crochet. Elle appelle dans la chambre voisine :

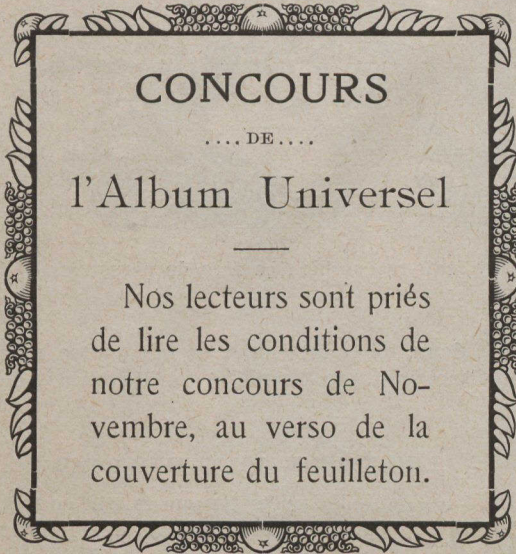
—Marguerite ! Qu'est-ce que fait ta petite sœur ? Tu sais que je n'aime pas qu'elle reste à ne rien faire.

—Oh ! maman, elle est très occupée.

—A quoi ?

—A laisser le chien tranquille.

RÉCRÉATION EN FAMILLE



CONCOURS
.... DE
l'Album Universel

Nos lecteurs sont priés de lire les conditions de notre concours de Novembre, au verso de la couverture du feuilleton.

LE CALENDRIER PERPETUEL

On choisit un des joueurs qui s'appelle le Temps; il prend place sur un siège un peu plus élevé que les autres, près d'un rideau tendu, ou devant un paravent. Douze joueurs, qui prennent chacun le nom d'un mois de l'année, se tiennent à ses côtés, et trois autres joueurs représentent les trois années à venir; soit, par exemple, 1894, 95 et 96.

Alors, le Temps ouvre le jeu en disant: "Je suis bien las de toujours marcher sans aucun arrêt: la faux me pèse sur les épaules, et je suis si vieux que j'aurais besoin de me renseigner sur ma besogne future; holà! mes enfants chéris, éclairez-moi, et racontez-moi l'avenir, pour que je ne donne pas un coup de faux mal à propos!"

L'année 1894 s'avance alors gravement; elle raconte les grands faits qui marqueront l'année, les événements, les décès d'hommes illustres, les inventions qui se produiront; puis elle appelle à son aide les mois divers qui viennent tous à tour de rôle et dans leur ordre, préciser la prédiction faite par l'année 1894. Chacun s'inspire des travaux de la saison, des fêtes de chaque mois; puis, après l'improvisation du mois de décembre, tous les mois,

se tenant par la main et précédés par l'année, défilent devant le Temps en s'inclinant respectueusement.

Le Temps, usant de sa vieille expérience, rectifie ce qu'il y a d'erroné ou de peu précis dans ces improvisations; il punit d'un ou de plusieurs gages ceux qui ont hésité ou qui n'ont pas voulu délier leur langue par crainte d'être indiscrets, ou qui ont fait des promesses peu vraisemblables, ou encore, répété ce qui a déjà été dit.

Ensuite vient le tour des autres années; ce qui se passe dans les mêmes conditions.

Si la société est nombreuse, les Mois peuvent s'adjoindre le concours des Semaines.

Ce jeu est charmant et met en relief la loqua-



cité, l'esprit et l'ingéniosité de tous les joueurs nous ne saurions trop le recommander.

Un gage est dû par tout joueur qui sera resté court ou qui aura fait une prédiction invraisemblable.

CALEMBOURS

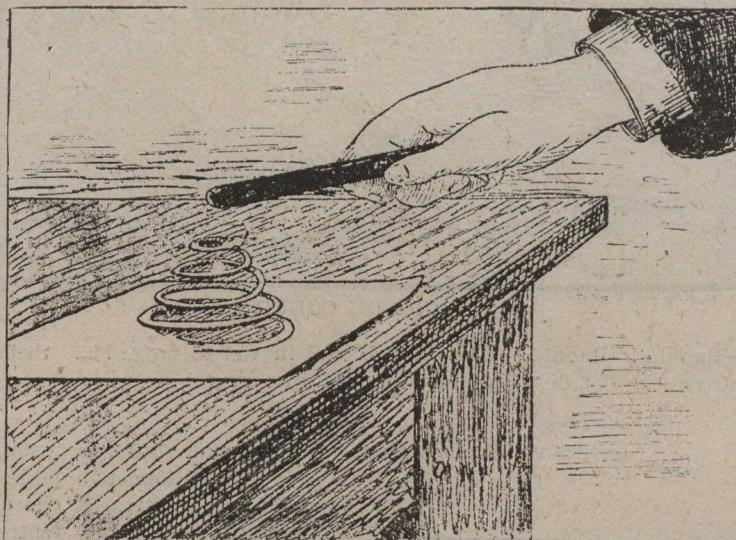
- D. — Quand peut-on mettre le temps en cage ?
- R. — Quand il est serein (serin).
- D. — Qu'est-ce qu'on pend par les oreilles ?
- R. — Les ciseaux.
- D. — Pourquoi les dames n'aiment-elles pas les mesures métriques ?
- R. — Parce qu'il est question de stère (se taire).

LES CHARMEURS DE SERPENTS

La résine, le soufre, la cire, le verre, etc., ont la propriété de s'électriser par le frottement, et aujourd'hui, quel est l'écolier qui ne s'est empressé de frotter vigoureusement sur sa manche son porte-plume de caoutchouc durci, pour faire danser, pendant la classe, de petits bonshommes en papier ?

Plus les corps sont légers, et mieux cette expérience d'attraction réussit dans les laboratoires, on se sert de balles de moelle de sureau bien sèches, faciles à se procurer ou à fabriquer soi-même.

C'est cette expérience fondamentale de l'électricité qui va nous servir à exécuter un tour de société très curieux; il s'agit de donner au public une représentation de "charmeurs de serpents". Rassurez-vous, mesdames, nos serpents ne sont pas dangereux; nous les découpons en spirale dans du papier un peu fort, en ayant soin de placer la



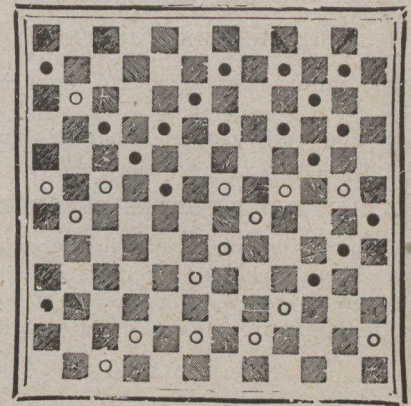
tête de l'animal au centre de la spirale, et de laisser la queue adhérer au morceau de papier, sans la détacher entièrement avec les ciseaux. Une fois tous vos serpents préparés comme je viens de le dire, vous entrez en action avec votre baguette magique, qui peut être un manche de porte-plume en verre, mais vous réussirez plus vite avec un bâton de cire à cacheter, que vous frotterez énergiquement avec une étoffe de laine. Une dame se met au piano, et vous promenez votre baguette de cire au-dessus de la tête des serpents.

Aussitôt le public voit ces têtes se dresser, le serpent semblant dérouler ses anneaux pour saisir la main du charmeur; mais celui-ci, balançant sa baguette de droite et de gauche, les têtes des serpents suivent ce mouvement, comme s'ils étaient sensibles à la musique.

PROBLEME DE DAMES

Par M. E. Saint-Maurice, père, Montréal.

Noirs, 18 pièces



Blancs, 16 pièces

Les Blancs jouent et gagnent.

SAYNETES ET MONOLOGUES

Le grand architecte Charles Garnier s'amusait, à ses moments perdus, à composer des chansons, des calembours, des monologues. Voici une scie d'atelier qu'il imagina, pour se divertir, entre rapins. Ce n'est pas un modèle de raison et de style. Mais c'est extrêmement comique, quand c'est récité tout d'une haleine et avec la rapidité convenable :

Exercice de diction. — Les Sifflantes

DEMANDE : Combien c'est ça, ces six cent six sangsues-ci ?

REPOSE : Ces six cent six sangsues-ci, c'est ceci : c'est six sous six sangsues, c'est cent sous cent sangsues, c'est six cent six sous ces six cent six sangsues sise ici; ça c'est sensé, c'est sûr, ça s'use ainsi.

DEMANDE : Ciel ! Si c'est sûr ceci, si ces assises-ci s'associent sur ce sol si sec; si c'est six cent six sous ces six cent six sangsues-ci, si c'est sans sursis, suis saisi ! Ce sot sursaut-ci se suit, s'assit; se sent censément sans sensation sur sang sain.

REPOSE : Soit ! Si c'est ainsi, si ce sang se sasse ici, suis seul sorcier; saisis ses suites. Si ce sang se

sent sis sur moi, ce sang sale s'essuie sans soin, sans seau, sans surseoir, sans souci. Saugez ce sang-ci. Ces six cent six sangsues; ça, ça sert ! C'est succès, si ces six cent six sangsues sont sans cesse suçant ce sang, c'est salissant !

DEMANDE : Si ces six cent six sangsues sont suçant sans cesse, où sont les six cent six sous ?

REPOSE : Si ces six cent six sous sont ceints sur ces six cent six sangsues, ces six cent six sangsues, ces assassins, sucent, soûls, ce sang d'essus. Si ces six cent six sous sont ceints sous ces six cent six sangsues, ces six cent six sangsues-ci, sucent sans sel ce sang d'essous. Ça, ça se sait ! Saisissez ce sens : ces suçons sont si sûrs, soit sûr, soit sous sang sale, soit sur, soit sous sein saint, ces sangsues soeurs sont ce soir sans souci. Sucer, sans soif, se saucissonner sans scission, sans censure, sans censeur, c'est ce sort si sûr de ces six cent six sangsues.

PROBLEME

Construire une phrase contenant 11 syllabes muettes de suite. Ces syllabes doivent être formées par des "e" muets et non par "eu".

ANAGRAMME

Avec six pieds je suis mouvement militaire, Ou une danse, un cours, ou distance ou degré. Puis, mélangeant mes pieds, on peut voir à son [gré Un arbre, un agrément, un attrait fait pour [plaire.

MORALITE

A Saint-Cyr, Sancerre, Seyssel, Suse, Saxe, Sceaux, Sens, Saussaye... ainsi suit, ça c'est scie. Sacy, Samson, Saint-Saëns, Sarcey, signe ceci.

SOLUTIONS DES PROBLEMES DU No 81

Enigme. — Jaquette. Problème d'Échecs. —

| | |
|------------------------|-----------|
| Blancs | Noirs |
| 1 D 4 T | 1 C 3 D |
| 2 F pr. C échec. | 2 F pr. F |
| 3 C 4 R, échec et mat. | |

ENTRE JACOBIN ET LIBERAL

—Que voulez-vous ? je n'admettrai jamais qu'un moine soit déchaussé !

—Il admet bien que vous soyez sans culotte !

SEVERE, MAIS JUSTE

—Quand aurons-nous la liberté de l'enseignement ?

—Lorsqu'on aura d'abord institué l'enseignement de la liberté.

L'ALBUM DES FORTES PENSEES

“J'ai toujours remarqué que les personnes qui déclarent avec de grandes phrases qu'elles sont prêtes à verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang se montrent très avares de la première.”

AVANT LE MARIAGE

Le gendre. — Il faut que je vous avoue que je m'emporte assez facilement, et quelquefois sans raison.

La belle-mère. — Soyez tranquille, tant que je serai là, les raisons ne manqueront pas !

AU CAFE DES COMEDIENS

—Ainsi, Réjane vient d'intenter une action en divorce.

—Elle l'avait déjà fait il y a deux ans.

—Alors, ce ne sont, après tout, que les... “Reprises du Divorce”...

UN DEPUTE DU BLOC

Mlle X... est recherchée en mariage par un député du bloc.

—Mais, dit la mère, je n'ai jamais entendu citer son nom. Parle-t-il quelquefois à la Chambre ?

—Non, mais il écoute avec tant d'autorité !

A LA BOURSE

—C'est étonnant... Les cheveux du vieux financier X... noircissent à vue d'oeil...

—C'est qu'il ne se trouve pas digne de porter des cheveux blancs !

COMBIEN IL NOUS A FALLU D'AIEUX POUR VENIR AU MONDE

Un statisticien a calculé combien il nous a fallu d'aïeux, mâles et femelles, pour venir au monde.

Chacun a un père et une mère, soit 2 personnes, lesquelles ont eu également un père et une mère, ce qui fait 4 êtres humains ; chacun de ces derniers a eu également un père et une mère, ce qui fait 8. En remontant ainsi jusqu'à l'époque de Jésus-Christ,



—Nous allons nous marier, sais-tu combien ça fera de personnes qui se tutoieront ?

—Non.

—Douze, moi et toi ça fait deux, toi et ta femme, ça fait quatre, moi et ma femme six, ta femme et moi huit, ma femme et toi dix, et nos deux femmes, douze.

LE COMBLE DE L'HEROISME

Un poète lyrique fait la cour à la charmante fille d'un banquier très riche et très bourru. Au bal, entre deux valse, il murmure sa déclaration :

—...Doutez-vous de mon amour ?

Je suis prêt à tout pour vous plaire. Mettez-moi seulement à l'épreuve. Je ne reculerais devant aucun péril. Faut-il combattre des bêtes féroces, débarquer dans une île d'anthropophages et m'en proclamer empereur, découvrir le Pôle-Nord, descendre dans le cratère du Vésuve, prendre le “Métropolitain” ou lire sans sauter un vers les oeuvres complètes de M. Edmond Rostand ? Parlez ! J'écoute et j'obéis.

Alors, la jeune fille, avec un mutin sourire :

—Bon ! Bon ! Je ne vous en réclame pas tant ! Allez seulement trouver papa, qui repose là-bas, sur le divan, dans le fumoir, et essayez donc de lui demander ma main ! !



CRI DU COEUR

—Raoul!! Raoul!! Oh ! mon Dieu ! tu vas te noyer!!... rends-moi donc vite la clef de l'appartement, que tu as sur toi.

MORT A SON POSTE

Un directeur de journal américain est frappé d'apoplexie, quelques

instants avant le tirage de son journal. Sa famille, affolée, tout en larmes, se démène et dépêche un exprès vers le plus proche médecin pour tenter de faire vivre deux heures de plus le pauvre journaliste mal en point.

Mais le moribond, calme :

—Deux heures de plus ? Ce seraient les journaux du soir qui auraient la primeur de la nouvelle... Jamais !

Et il trépassa héroïquement.

PERSPICACITE VIRGINALE

QUELQUES CONSEILS POUR LES CHASSEURS

Ne revêtez pas de fourrures. Il faut éviter (autant que possible) ce n'est pas elle, on l'a “ratée” odieusement. Du moins, c'est elle qui l'affirme.

Ne partez jamais à jeun. Impossible de bien chasser quand on n'a rien dans le fusil.

Comme on rencontre plus de bornes kilométriques que de chands d'vins, songez à emporter du liquide. Il faut toujours une gourde dans une société.

Laissez votre femme à la maison ; elle pourrait être gênante. Mais tâchez d'emmener belle-maman. Les accidents de chasse sont fréquents... lire à maman.

Mlle Pauline s'est fait photographier, tout dernièrement, à l'occasion de l'anniversaire de sa chère naissance. Elle a attendu avec impatience les épreuves, mais depuis qu'on les lui a livrées, elle ne décolère plus. Elle n'est pas ressemblante, ce n'est pas elle, on l'a “ratée” odieusement. Du moins, c'est elle qui l'affirme.

—Mais, lui demande sa petite cousine Madeleine, qu'est-ce qui te fait donc supposer que ton portrait est si mal réussi ? Je te trouve très bien, au contraire.

—Oh ! répond Pauline, c'est tout simple, comment peux-tu ne pas l'avoir remarqué ? Mes amis se l'arrachent et les messieurs n'en veulent pas !

NOS ENFANTS

M. X..., étant allé visiter un de ses amis, surprit la fille de celui-ci, jeune personne de treize à quatorze ans, tellement absorbée dans une lecture, qu'elle ne s'aperçut pas même de sa présence.

—Que lisez-vous donc là de si intéressant ? lui demanda-t-il.

—C'est un livre que papa ne veut pas laisser lire à maman.



MALENTENDU

Madame. — Vous savez, Marie, nous donnons un bal, vendredi, je compte que vous ferez, ce soir-là, tout ce que vous pourrez pour aider.

La bonne. — Je remercie bien madame, seulement... je ne connais que la polka et le cake-walk.



W. Crépeau. Chs. Maillé. L. Hébert. A. Vincent. A. Gendron. F. Riendeau. O. Marquis.
 C. E. St-Maurice, fils. V. Léveillé. F. Messier. N. Morency. E. Vallières. J. Gendron. J. A. Bleau.
 M. Lapointe. B. Berthelot. Elie Jacques. Jos. Meilleur. A. Lauzon. J. I. R. Barthe.

Photo. Laprés & Lavergne, 360 rue Saint-Denis

Les joueurs de dames qui prennent part au grand tournoi canadien.

Dimanche, 8 du courant, est commencé au Club messieurs du groupe ci-dessus, qui en sortira vain- publiant cette note, ainsi que les portraits des plus
 Montcalm, No 26 rue Sainte-Elisabeth, le grand queur, sera proclamé champion du Canada. forts joueurs de Dames du Canada, et peut-être
 tournoi canadien du jeu de Dames. La durée de Le jeu de Dames étant très populaire dans notre même de notre continent.
 la lutte sera de cinq à six semaines, et celui des province, nous croyons faire plaisir au public en

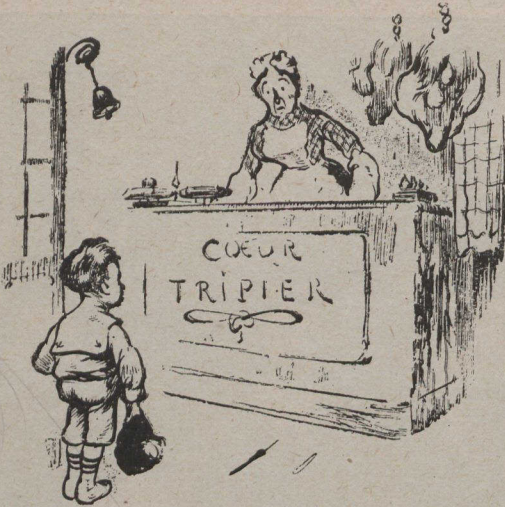


LES DEUX PRIERES

La fille. — Maman ! maman ! Reviens à toi !...
 Le gendre (avec cynisme). — Belle-maman, belle-maman ! Ne revenez pas à nous !



—Vois, grand saint Léonard, si tu guéris ma vache, je te ferai dire deux messes et brûler un cierge.
 —Mais, Jean, ça t'coûtera plus cher que le vétérinaire !
 —Sacré imbécile ! tu n'peux donc pas te taire jusqu'à ce que la vache soit guérie.



La sonnette. — Drilindin, drelindin.
L'enfant, très sûr de lui. — Bonsoir, m'sieur, dames : Maman n'a-t-elle pas oublié ici une bouteille du fameux cognac GABRIEL DUBOIS ?

LA MALICE DES CHOSES



La porte pincee



—Sauf le respect que je dois à madame, je voudrais bien être augmentée.
—Augmentée?... mais regardez-vous donc dans la glace, ma fille.

VARIETES

Maboulin est en grand deuil; il rencontre un de ses amis.

— Ah! s'écrie celui-ci, qui donc avez-vous perdu?

— Moi, rien!... mais je suis veuf!

* * *

Le professeur — Où vivent les Arabes?

L'élève — Dans le désert.

—Et comment appelez-vous ces saints hommes qui se retireraient dans le désert pour y prier?

—Des déserteurs.

* * *

—Oh! papa, s'écrie Bébé, c'est moi qui voudrais bien qu'il y eût quatre jours de l'an par an!

— Mon fils, quand tu seras grand, tu voudras qu'il n'y en ait qu'un et qu'il arrive toutes les quatre années.

* * *

Une vieille garde-malade est en train de remonter le moral à un malade qui vient de l'échapper belle:

— Allons, voyons, dit-elle, du courage: si vous alliez faire une bonne promenade jusqu'au cimetière... ça vous égayerait un peu!

* * *

Hallo Docteur. J'apprends que M. B... a été enterré hier. Avait-il donc appelé un autre médecin?

— Non, mon cher ami.

— Mais alors, comment cela se fait-il? Je vous demandais hier de ses nouvelles, et vous m'avez répondu qu'il allait mieux.

— Je n'ai pas dit cela. J'ai dit que la fièvre était partie.

— Eh bien, n'est-ce pas la même chose?

— J'étais pressé, et j'ai oublié d'ajouter que M. B... est "parti avec!"

* * *

Un jeune docteur, qui vient de s'établir dans une petite ville de province, reçoit la visite d'un monsieur, sévèrement habillé, qui lui tient le langage suivant:

— Docteur, vous serait-il agréable de renouveler l'arrangement que votre prédécesseur avait fait avec moi? Je lui donnais tant par chaque client qu'il m'envoyait.

— Ah! vous êtes le pharmacien, sans doute?

— Non, je suis l'entrepreneur de pompes funèbres.

SON BILAN

Le bilan du BAUME RHUMAL : les affections de la gorge et des poumons guéries radicalement par son emploi.



“ Je mets la main à la plume pour vous faire savoir que le savon le plus pur, le plus agréable, le meilleur pour la peau, c'est le

**SAVON
BABY'S OWN**
Aucun autre savon l'égale

ALBERT TOILET SOAP CO., MONTREAL
36**-n-y.



Venez nous consulter si votre vue se fatigue en lisant, en causant ou quand vous faites quelque sorte d'ouvrage; cela ne coûte rien. Nous vous fournirons une paire de lunettes qui aidera votre vision.

**ROD. CARRIERE,
OPTICIEN**

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Magasin et Salons privés :

1741 Ste-Catherine

[entre les rues St-Denis et Sanguinet]

Téléphone Bell Est 2257

Emilie. — J'aime entendre roucouler les oiseaux.

Emile. — Moi aussi, ils ne cherchent jamais à chanter des morceaux trop difficiles pour eux.

Et sa soeur resta deux jours sans lui parler.

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

Le Livre Vous Dit Comment Vous Pouvez Vous Guérir à Mon Risque.

Demandez-moi mon livre par lettre. N'envoyez pas un sou. Laissez-moi prendre le risque.

Laissez-moi vous dire le nom d'un pharmacien de votre voisinage qui vous donnera six bouteilles du Restaurant (Restorative) du Dr Shoop à l'essai pendant un mois. Prenez-le et voyez par vous-même ce qu'il fera. Alors décidez.

Il ne vous coûtera rien — pas même un sou — si vous dites : "Je ne suis pas mieux". N'en laissez pas la décision au pharmacien ni à moi. Nous pourrions être partiaux.

Vous, vous seul, en déciderez si vous avez à payer \$5.50 ou rien. Le pharmacien ne peut pas se plaindre. Il doit mettre le coût à mon compte, si vous le lui demandez.

Si vous voulez vous sentir mieux.

Si vous désirez plus de force.

Si vous manquez d'ambition.

Si vous ne pouvez plus faire certaines choses aussi bien qu'autrefois.

Si vos nerfs, votre courage vous quittent.

Si vous avez moins de confiance en vous.

Si vous manquez de vie, vigueur, vitalité.

Si quelque chose mine votre constitution.

Essayez le Restaurant du Dr Shoop Pendant Un Mois à Mon Risque.

Il ne vous coûte pas un sou, s'il échoue.

Vous risquez un timbre de deux sous ou une carte postale, contre six bouteilles de mon Restaurant, contre \$5.50, leur coût. Ne commencez-vous pas à croire que le Restaurant puisse faire pour les malades quelque chose d'extraordinaire. Il y a longtemps, bien longtemps même, que j'ai trouvé combien il est certain, combien rares sont ses succès.

J'y risquerai ma réputation. En plus le coût de la médecine. Voilà ce que je sais et que je veux que vous sachiez. C'est de cette manière que j'essaie de gagner votre intérêt. Les autres n'agissent pas ainsi. Chez eux vous avez à payer de toutes les façons. Demandez-moi le livre dont vous avez besoin.

Ecrivez-moi. Maintenant, aujourd'hui.

| | |
|---|---------------------------------------|
| Mentionnez simplement le livre que vous désirez et adressez Dr Shoop, boîte 80, Racine, Wis., E. U. | Livre No 1 sur la Dyspepsie |
| | Livre No 2 sur le Cœur |
| | Livre No 3 sur les Rognons |
| | Livre No 4 pour les Femmes |
| | Livre No 5 pour les Hommes (cachet 6) |
| | Livre No 6 sur le Rhumatisme |

Les cas doux non chroniques se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez les pharmaciens.

CEUX AUX BRONCHES FAIBLES voient avec crainte la chute des feuilles.

N'attendez pas que les tristes temps d'automne aient réalisées vos craintes. Dès maintenant prenez tous les jours une dose ou deux du Sirop Mathieu (de Goudron et d'Huile de Foie de Morue).

Ce remède, célèbre par les guérisons presque miraculeuses qu'il a opérées, de cas presque désespérés de rhumes, bronchites et commencements de consommation, agit comme tonique et reconstituant. Son emploi maintiendra vos bronches et les voies pulmonaires en bon état et vous évitera probablement toute bronchite sérieuse. Aucune autre préparation a tout le mérite du

SIROP MATHIEU de Goudron et d'Huile de Foie de Morue

En vente partout. 35c le gros flacon.

Cie J. L. MATHIEU, Prop. SHERBROOKE, P. Q.

—Parmi mille spécimens de fleurs, 284 blanches, 233 jaunes, 220 rouges, 144 indigo, 72 violettes, 36 vertes, 12 oranges, 4 marrons, et 2 noires. Quant au parfum, à ce qu'on dit, dix pour cent des fleurs seules exhalent une odeur embaumante.



—Tu n'sais pas, Fiston, la vache au père François qu'a péri... je n'savons comment lui dire ça !...

—Faut l'y préparer en douceur ; j'vons d'abord lui dire que c'est sa tante Catherine.

CHOSSES ET AUTRES

—Le jet d'eau du lac Chatsworth s'élève à 267 pieds et il est alimenté par les eaux d'une montagne.

—La consommation du thé au Canada s'est élevée à 16,760,287 livres durant l'année finissant le 30 juin dernier.

—42 pouvoirs étrangers ont des ambassadeurs ou représentants diplomatiques en Angleterre.

—La première compagnie d'assurance sur la vie fut fondée en Angleterre en 1698 et fut un fiasco.

—La ville d'Amsterdam, Hollande, dit le "Journal Scientifique du génie civil" est bâtie sur pilotis, et ses nombreux canaux sont traversés par 300 ponts.

—Les abattoirs de Chicago donnent de l'emploi à 60,000 hommes, et l'on y abat chaque année près de douze millions d'animaux.

—Un savant allemand a découvert que sur 1,000 jeunes filles qui étudient le piano, 600 ont été atteintes de nervosité.

—A l'exposition de St Louis, la salle des machines, fournira un pouvoir de 40,000 chevaux-vapeur. Les engins seront placés au centre même du vaste établissement de ce genre.

—Le tunnel du chemin de fer Pensylvanie sous la rivière Hudson a été commencé le 25 juin 1903. Le creusement de ce tunnel se fera en deux sections, celle du Nord et celle de l'Est.

—Le pape Pie X a signifié son intention de célébrer un autre jubilé l'an prochain, en commémoration de l'Immaculée Conception proclamée par Pie IX en 1854.

—En 1867, les Russes vendaient l'Alaska aux Américains pour \$7,200,000. Seulement de l'exportation du saumon, l'Alaska, donne annuellement au-delà de ce prix d'achat.

—La plus grande partie du liège européen, provient d'Espagne qui en produit annuellement 32,800 tonnes. La France importe son liège, principalement des immenses forêts de l'Algérie.

—La ville de Saint-Louis où doit avoir lieu la prochaine exposition compte 575,000 habitants. Les Etats-Unis ont maintenant trois villes de plus d'un million d'habitants.

—Les Etats-Unis produisent pour la valeur de \$60,000,000 par année de conserves alimentaires diverses.

—On a inventé à Bruxelles, pour les explorateurs un pont démontable, facilement transportable, se repliant à volonté, permettant de traverser les rivières jusqu'à 6 m. de largeur ; — un "canot démontable" aussi, qui se porte à la main comme une valise.

—Digne de remarque. Le pape a souhaité la bienvenue à l'empereur d'Allemagne en français et ce dernier a rendu ses hommages en français au Souverain Pontife. Au cours de l'audience papale au roi Edouard VII la conversation a été tenue en français.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !



Boulevard Saint-Paul

Le Parlement Fédéral vient de voter la somme nécessaire à la reconstruction du pont sur le canal Lachine, et des soumissions sont demandées aux contracteurs pour ces travaux. Cela signifie que les chars électriques qui se rendent actuellement jusqu'au pont, traverseront bientôt la ville Saint-Paul dans toute sa longueur.

La Cie du Grand-Tronc a fait l'acquisition récemment d'une grande étendue de terrain à côté de notre propriété, et y a même commencé des travaux considérables. Nul doute que le projet de la construction d'une nouvelle ligne à l'océan Pacifique a été le principal motif de cette grandiose opération, et sans connaître les projets immédiats, nous sommes moralement certains qu'il y aura, d'ici à peu de temps, un développement considérable de ce côté.

Nous croyons donc devoir engager tous ceux qui songent à devenir propriétaires, à venir se fixer chez nous. Il y a d'excellents lots encore, sur lesquels vous pourrez faire votre choix.

Nos prix sont très bas, à la portée de tous.

Nos conditions, vous les faites vous-même

S'adresser à

ED. GOHIER & Cie

AGENTS,

Edifice Liverpool & London & Globe

112 Rue St Jacques.

Tél. Bell Main 1409
Sur le terrain 1015.

Valeur de \$5.00 pour 25 cts.

Quelque Chose qui Intéressera les Dames.

La Semaine Prochaine

nous ferons une offre que presque toutes les dames devraient accepter.

Il N'y Aura

ni concours ni devinette. C'est quelque chose qu'on ne peut pas, ordinairement, se procurer en cette ville. Les articles de ce genre se vendent de \$5.00 à \$25.00, mais, règle générale, on ne peut pas les obtenir à la ville à ces prix.

Nous Demandons

par conséquent à nos lectrices et à leurs amies de voir, la semaine prochaine, dans notre journal, ce que nous publierons concernant cette offre.



—Dis, maman...., de quelle couleur ils étaient tes cheveux, avant d'être jaunes ?

— Vous m'aimez, dites-vous, qui me le prouve ?

— Je vous le jure sur...

— Jurez-le moi sur quelque chose de sérieux, sur quelque chose dont vous ne sauriez vous passer.

— Alice, je vous le jure sur... mes appointements!

—Un journal de Zurich publie en ce moment des souvenirs et lettres inédites de Franz Abt, le maître de chapelle-compositeur, mort en 1885.

Franz était connu pour son formidable appétit.

Un jour, un de ses amis le rencontre la figure épanouie, dans les rues de Brunswick, où Franz Abt fut longtemps maître de chapelle du théâtre de la cour. Et voici le dialogue qui s'échangea :

—Vous avez l'air si joyeux, mon cher maître. D'où venez-vous donc ?

—De table, mon excellent ami.

— Et qu'avez-vous mangé de bon ?

— Une dinde...

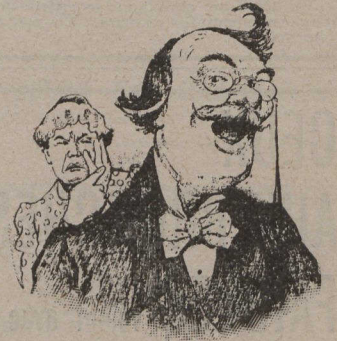
— Combien étiez-vous donc à table ?

— Nous étions deux.

— Et qui était l'autre ?

— La dinde, dit Abt.

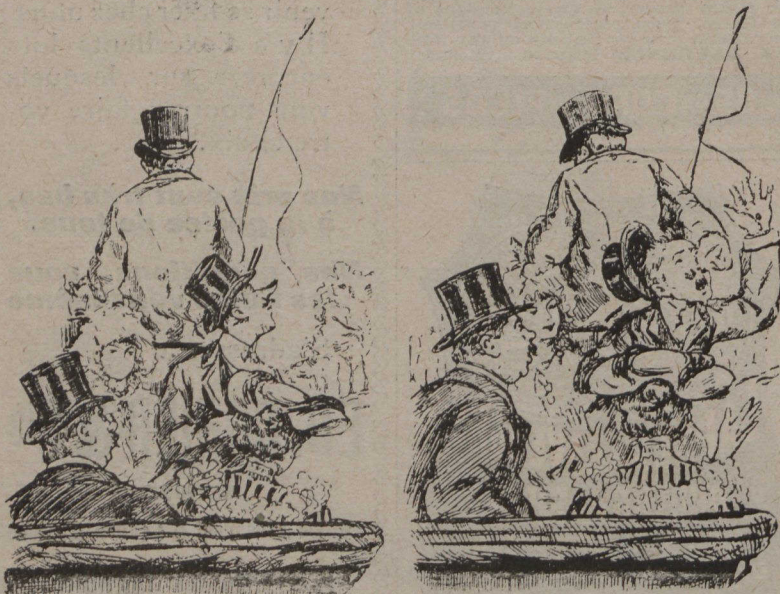
Et il continua son chemin en se caressant amoureusement le ventre.



—Je n'ai vraiment pas souvent du plaisir sur terre, ce n'est que de temps en temps que ma femme a mal aux dents !

“L'ALBUM UNIVERSEL,”

MONTREAL, Canada.



SIMPLE ERREUR

—Cocher, gare à cette descente, serrez le frein.
Le cocher. — Comme mon frein crie drôlement aujourd'hui.



GALANTERIE

—Pour affirmer la sincérité de mes souhaits, chère belle-maman... une plante grasse m'a paru tout indiquée...